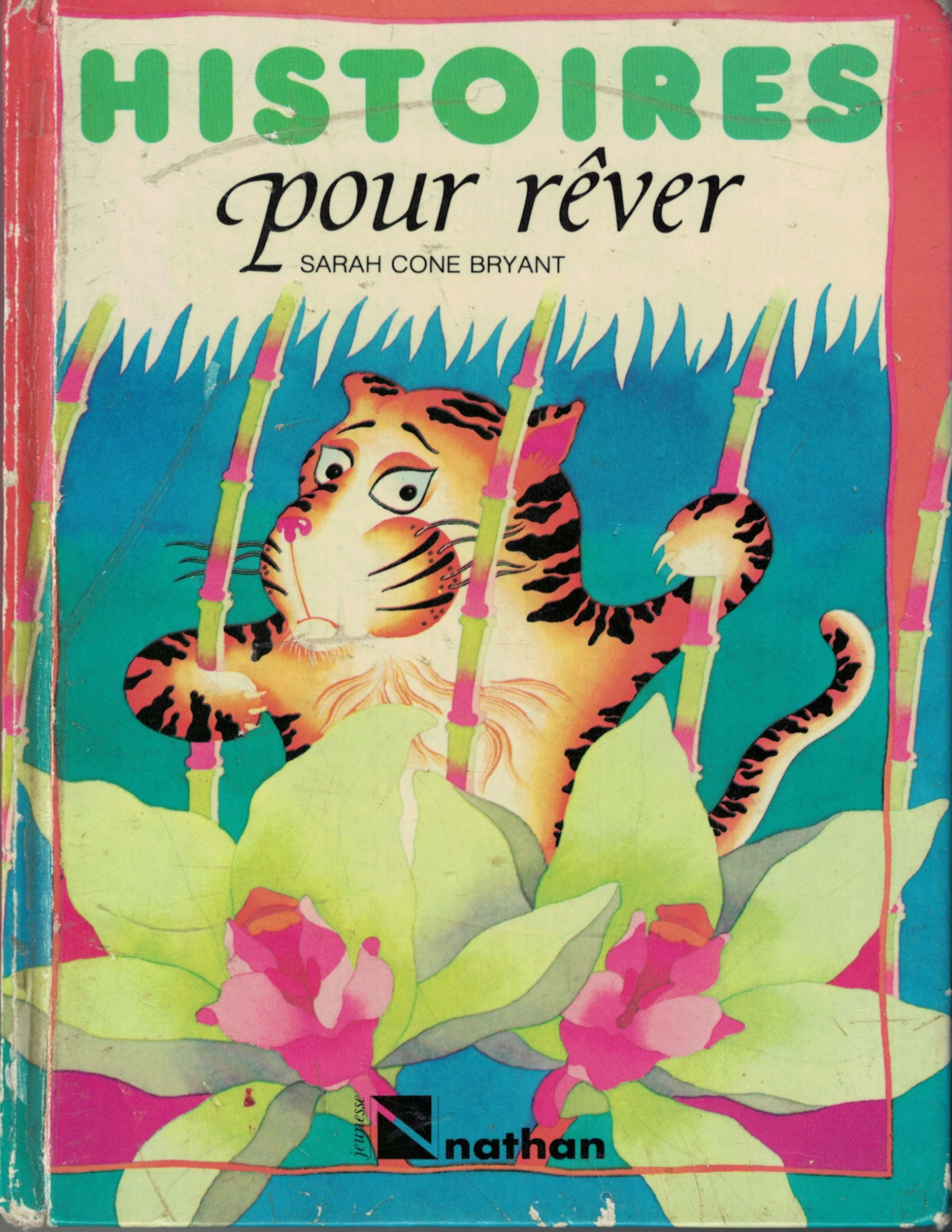


HISTOIRES
pour rêver
SARAH CONE BRYANT
jeunesse
nathan

SARAH CONE BRYANT

Histoires pour rêver

Illustrations de Génia



Nathan

Sommaire

La petite tulipe rose

Il y avait une fois une petite tulipe qui vivait dans une sombre petite maison, tout en bas, sous la terre. Elle était là toute seule, et très tranquille, dans l'obscurité et le silence. Un jour, elle entendit un petit tap, tap, tap, à la porte.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— C'est la pluie, qui voudrait entrer, dit une petite voix triste et douce.

— Non, on n'entre pas, dit la petite tulipe.

Un ou deux jours après, elle entendit de nouveau le petit tap, tap, tap…

— Qui est là ? dit-elle.

La même petite voix répondit :

— C'est la pluie, qui voudrait entrer.

— Non, non, on n'entre pas, dit la petite tulipe.

Et elle n'entendit plus rien pendant très, très longtemps. Après quoi, vint un son étrange, comme un bruissement, un chuchotement, ch, ch, tout près de la fenêtre.

— Qui est là ? demanda la petite tulipe.

— C'est le soleil, dit une petite voix claire et gaie, c'est le soleil, qui voudrait entrer !

— N… non, dit la petite tulipe ; on n'entre pas !

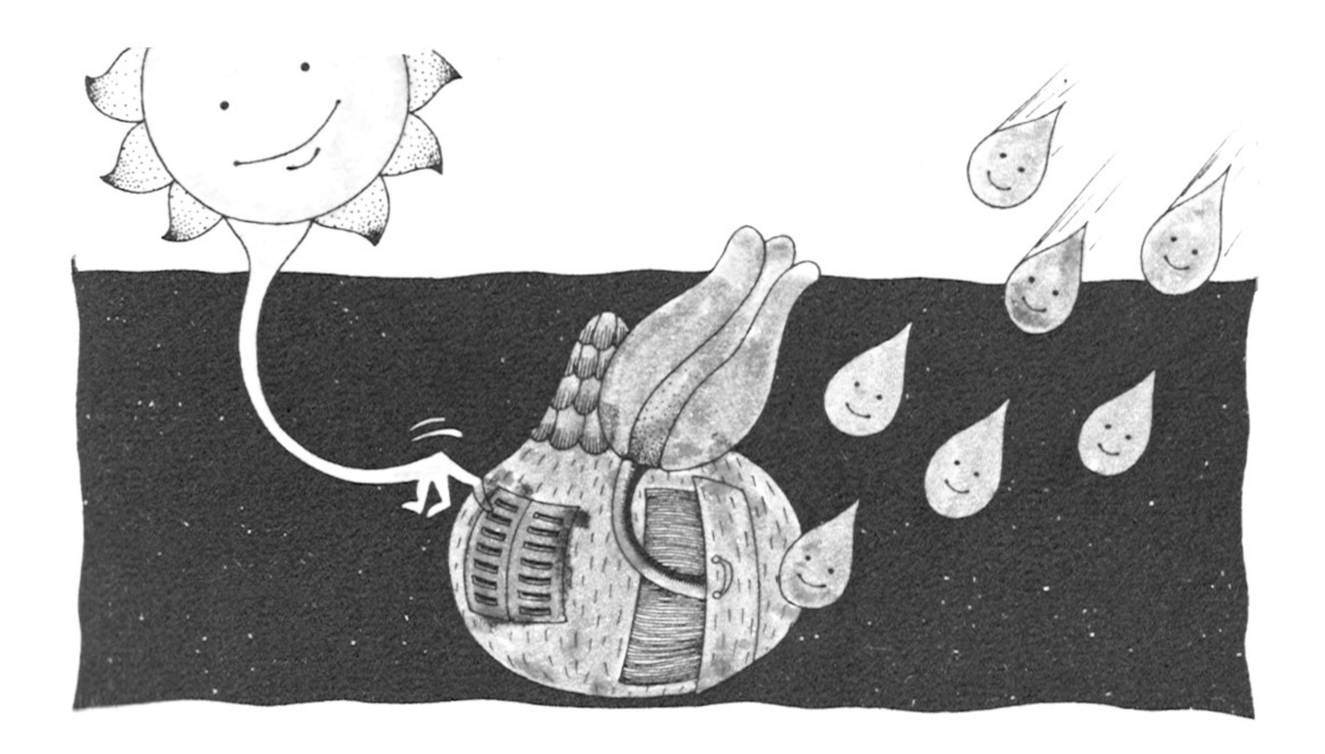
Et elle se tint très tranquille.

Bientôt après, elle entendit encore le ch, ch, ch, à travers le trou de la serrure.

— Qui donc est là ? dit-elle.

— C'est le soleil, dit la petite voix claire ; ouvre-moi.

— Non, non, dit la petite tulipe ; on n'entre pas.



Quelques jours plus tard, elle entendit : tap, tap, tap à la fenêtre et ch… ch… par le trou de la serrure.

— Qui est là ? cria-t-elle.

— C’est la pluie et le soleil, la pluie et le soleil, crièrent ensemble les deux petites voix, et nous voulons entrer.

— Bon, bon, dit la petite tulipe, si vous êtes là tous les deux ensemble, il faut bien que je vous ouvre !

Elle ouvrit la porte — un tout petit peu — et ils se glissèrent dans la maison. Et la pluie lui prit la main gauche, et le soleil lui prit la main droite, et ils l’entraînèrent avec eux, vite, vite, vite, jusqu’en haut, et là ils lui dirent :

— Passe la tête à travers la terre !

Elle passa la tête, et voilà, elle était au milieu d’un beau jardin. Il n’y avait pas encore beaucoup d'autres fleurs, mais les oiseaux la saluèrent en chantant et les rayons du soleil réchauffèrent sa petite tête rose.

Et un peu après, quand les enfants arrivèrent, ils battirent des mains en la voyant, et crièrent :

— Tra, ri, ro ! le printemps est venu encore une fois !

Et la petite tulipe se sentit tout à fait heureuse.

Le nuage

Par une chaude matinée d'été, un petit nuage blanc s'éleva de la mer et flotta légèrement et joyeusement dans le ciel bleu. Là-bas, bien loin au-dessous de lui, s'étendait la terre brune et dure, désolée par la sécheresse. Le nuage pouvait voir les gens qui travaillaient et peinaient dans les champs brûlés, pendant que lui- même flottait, heureux et sans souci, au gré de la brise.

— Oh ! comme je voudrais venir en aide à ces pauvres gens de là-bas ! pensait-il. Si je pouvais faciliter leur travail, ou donner à boire à ceux qui ont soif et à manger à ceux qui ont faim !

Et, à mesure que le jour avançait et que le nuage s'agrandissait, il désirait toujours plus aider les pauvres gens de la terre.

En bas, il faisait de plus en plus chaud. Le soleil dardait des rayons si brûlants que bien des gens tombaient par terre, croyant mourir, et cependant il leur fallait se relever et essayer de travailler, car ils étaient très pauvres. Quelquefois, ils s'arrêtaient et levaient des regards désespérés vers le nuage, comme pour dire : « Si tu pouvais nous aider ! »

— Oui, je vous aiderai, dit le nuage. Et il commença à descendre doucement vers la terre.

Mais, tout à coup, il se souvint de quelque chose qu'il avait entendu dire, lorsqu'il n'était encore qu'un bébé nuage, là-bas, sur les genoux du père Océan ; on avait chuchoté auprès de lui que, lorsque les nuages descendent trop près de la terre, ils se changent en pluie et ils meurent. Alors, il eut peur, et, au lieu de continuer à descendre, il se laissa aller çà et là, tout en réfléchissant. Mais, à la fin, il s'arrêta et se tint tranquille, en disant fièrement :



— Hommes de la terre, je vous aiderai ; advienne que pourra !

Cette résolution le rendit soudain merveilleusement grand et fort. Il n’avait jamais pensé devenir si puissant. Comme un messager de bénédiction, il planait au-dessus des champs crevassés et des forêts desséchées. Il était si grand, si majestueux, si sombre, que tous, hommes et animaux, semblaient frappés de terreur. Les arbres se courbaient devant lui, et les fleurs fermaient leurs corolles ; cependant toutes les créatures de la terre comprenaient qu’il renfermait le salut.

— Je viens, je viens, criait le nuage. Recevez-moi, je vais donner ma vie pour vous !

Comme il disait ces mots, un immense éclair jaillit de son sein ; le tonnerre ébranla les cieux et un amour plus grand que les mots ne peuvent l'exprimer remplit le cœur du nuage ; doucement, doucement, il descendit vers la terre et s'épancha en torrents de pluie.

Cette pluie était la mort du nuage, mais ce fut aussi sa gloire. Sur tout le pays, une fois l'orage passé, rayonna un magnifique arc-en-ciel, dernier adieu d'un amour si profond qu'il s'était sacrifié.

Bientôt, l'arc-en-ciel disparut à son tour ; mais longtemps après, les hommes et les animaux sauvés par le nuage conservèrent son souvenir dans leur cœur.

Et après tout, il ne mourut pas tout à fait, car les petites gouttes de pluie, pénétrant dans la terre, allèrent grossir les sources et, par les rivières et les fleuves, retournèrent se jeter dans le vieil Océan.

Le petit prince Pain d’épices

Il y avait une fois un vieux bonhomme et une vieille bonne femme, qui vivaient tout seuls dans une vieille petite maison. Ils n’avaient point d’enfant. Aussi, un jour, la vieille femme prit du sucre, du miel, de la farine de seigle et du beurre, et elle fit un petit homme de pain d’épices ; elle lui mit une veste en chocolat, avec des boutons de raisins secs, et des souliers de sucre vert ; ses yeux étaient deux grains de cassis et sa bouche une cerise confite ; elle lui planta sur la tête un bonnet d’écorce d’oranges. Quand le petit homme de pain d’épices fut fini, elle le mit sur une plaque et l’enfonça dans le four du poêle. Puis elle se frotta les mains, en disant: « À présent, j’aurai un petit garçon à moi toute seule ! »

Quand elle pensa que le petit homme était assez cuit, elle ouvrit le four et tira la plaque dehors. Mais voilà le petit homme de Pain d’épices qui saute par terre et se sauve à toutes jambes hors de la maison, dans la rue ! Le bonhomme et la bonne femme se mirent à courir après 1ui, mais il allait comme le vent, en criant :

— Courez, courez plus vite ! Vous ne pourrez pas m'attraper, je suis le prince Pain d’épices !

Et ils ne purent pas l'attraper.

Le petit Pain d’épices courait toujours. Il arriva près d’une vache qui passait le long du chemin.

— Arrête-toi, petit Pain d’épices, dit la vache ; je voudrais te goûter.

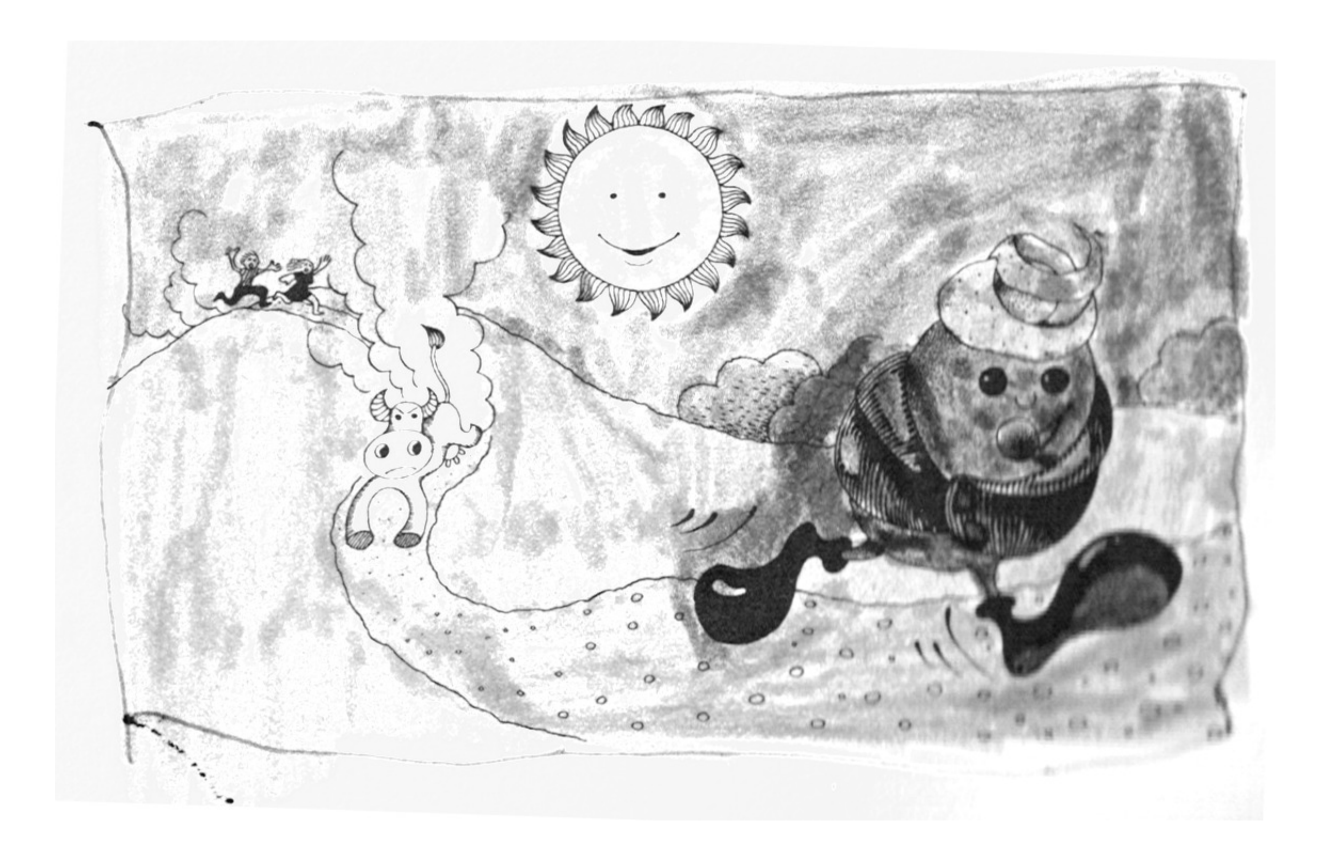
Le petit Pain d’épices se met à rire, en disant :

— Je me suis sauvé de chez la vieille bonne femme ;

Et de chez le vieux bonhomme ;

Et je peux me sauver loin de toi, bien sûr !

Et comme la vache lui courait après, il se sauva à toutes jambes, en criant :



— Courez, courez plus vite ! Vous ne pourrez pas m’attraper, je suis le prince Pain d’épices.

Et la vache ne put pas l’attraper.

Pain d’épices courait toujours, et il arriva près d’un cheval qui broutait une haie.

— Arrête-toi, petit Pain d’épices, dit le cheval ; tu as l’air très bon à manger.

Mais Pain d’épices rit tout haut.

— Oho ! oho ! dit-il.

Je me suis sauvé de chez la vieille bonne femme ; Et de chez le vieux bonhomme ;

Et loin de la vache ;

Et je peux courir loin de toi, oui, vraiment ! Et, comme le cheval galopait après lui, 1l se sauva à toutes jambes en criant :

— Courez, courez plus vite ! Vous ne pourrez pas m’attraper, je suis le prince Pain d'épices ! Et le cheval ne put pas l’attraper.

Bientôt il arriva près d’une grange pleine de batteurs de blé. Quand les batteurs virent le petit hommé de pain d’épices, ils essayèrent de le prendre, et lui dirent :

— Ne cours pas si vite, petit Pain d'épices, reste avec nous. Tu as l'air si bon à manger !

Mais Pain d'épices courait toujours, en leur criant :

— Je me suis sauvé de chez la vieille bonne femme ;

Et de chez le vieux bonhomme ;

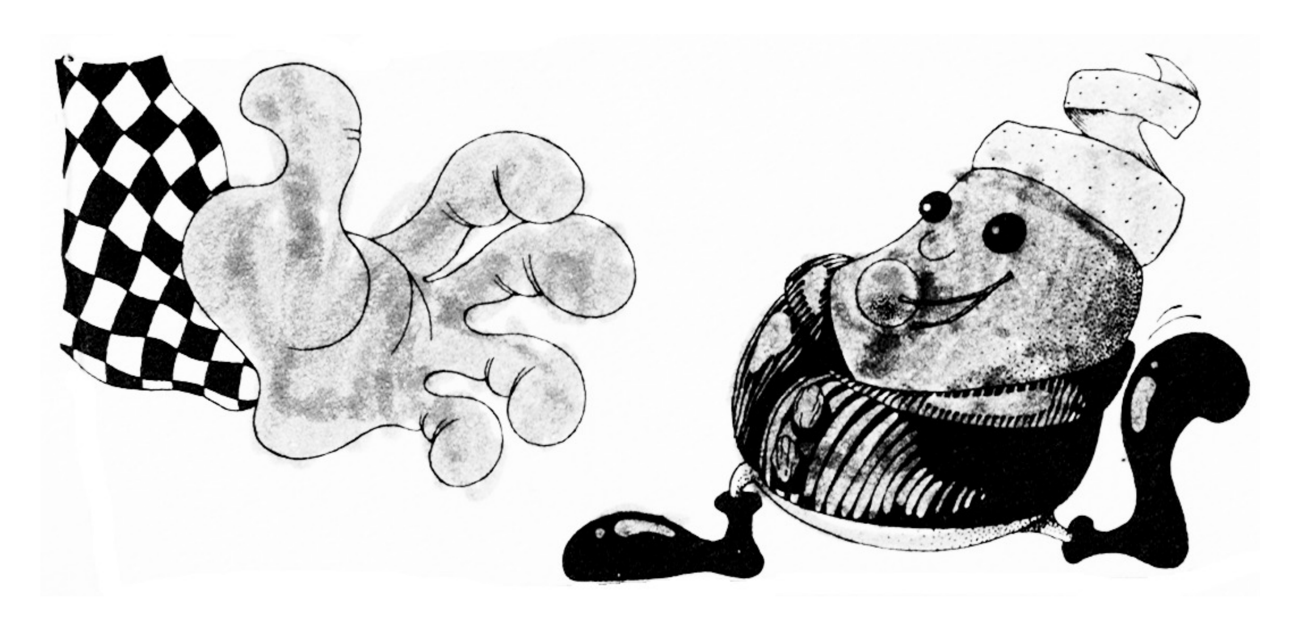
Et loin d’une vache ;

Et d’un cheval ;

Et je peux me sauver loin de vous, oui, vraiment !

Et quand il fut un peu loin des batteurs, il se retourna et leur cria :

— Courez, courez plus vite ! Vous ne pourrez pas m’attraper, je suis le prince Pain d’épices.



Et les batteurs ne purent pas l’attraper.

Le petit Pain d’épices courait plus vite que jamais. Il passa devant un pré plein de faucheurs. Quand les faucheurs le virent, ils se mirent à courir après lui, en disant :

— Attends un peu, attends un peu, petit Pain d’épices ! Nous voudrions bien te manger ! .

Mais le petit Pain d’épices riait toujours et courait comme le vent.

— Oho ! oho ! dit-il.

Je me suis sauvé de chez la vieille bonne femme ;

Et de chez le vieux bonhomme ;

Et loin d’une vache ;

Et d’un cheval ;

Et d’une grange pleine de batteurs ;

Et je peux courir loin de vous, oui, vraiment !

Et quand il fut assez loin des faucheurs, il se retourna et leur cria :

— Courez, courez plus vite ! Vous ne pourrez pas m’attraper, je suis le prince Pain d’épices.

Et les faucheurs ne purent pas l'attraper.

Le petit Pain d’épices qu’il pensait que jamais personne ne pourrait l’attraper. Bientôt il vit un renard qui trottait à travers les champs. Le renard le vit aussi et commença à lui courir après. Mais Pain d’épices lui cria :

— Vous ne pourrez pas m’attraper !

Le renard fit de grands bonds, mais petit Pain d’épices en fit encore de plus grands, et il criait :

— Je me suis sauvé de chez la vieille bonne femme ;

Et de chez le vieux bonhomme ;

Et loin d’une vache ;

Et d’un cheval ;

Et d’une grange pleine de batteurs ;

Et d’un pré plein de faucheurs ;

Et je peux courir loin de vous, oui !

Courez, courez, plus vite ! Vous ne pourrez pas m’attraper, je suis le petit prince Pain d’épices !

— Oh ! dit le Renard, vous n’avez pas besoin de vous essouffler comme ça ; je n'ai pas envie de vous manger. Si vous voulez, allons de compagnie.

Le petit Pain d’épices ralentit un peu sa course, et bientôt ils arrivèrent près d'une rivière.

— À présent, comment vais-je passer de l’autre côté ? dit Pain d’épices.

— C’est bien facile, dit le Renard. Sautez sur ma queue, je vous porterai.

Pain d’épices sauta sur la queue du Renard et la tint bien fort, pendant que le Renard commençait à nager. Quand il fut un peu éloigné du bord, il dit :

— Petit Pain d’épices, tu es trop lourd pour ma queue. Monte sur mon dos, ou tu seras mouillé.

Pain d’épices sauta sur son dos.

Un peu plus loin, le Renard dit :

— Je crains que l'eau ne te mouille. Saute sur mon cou.

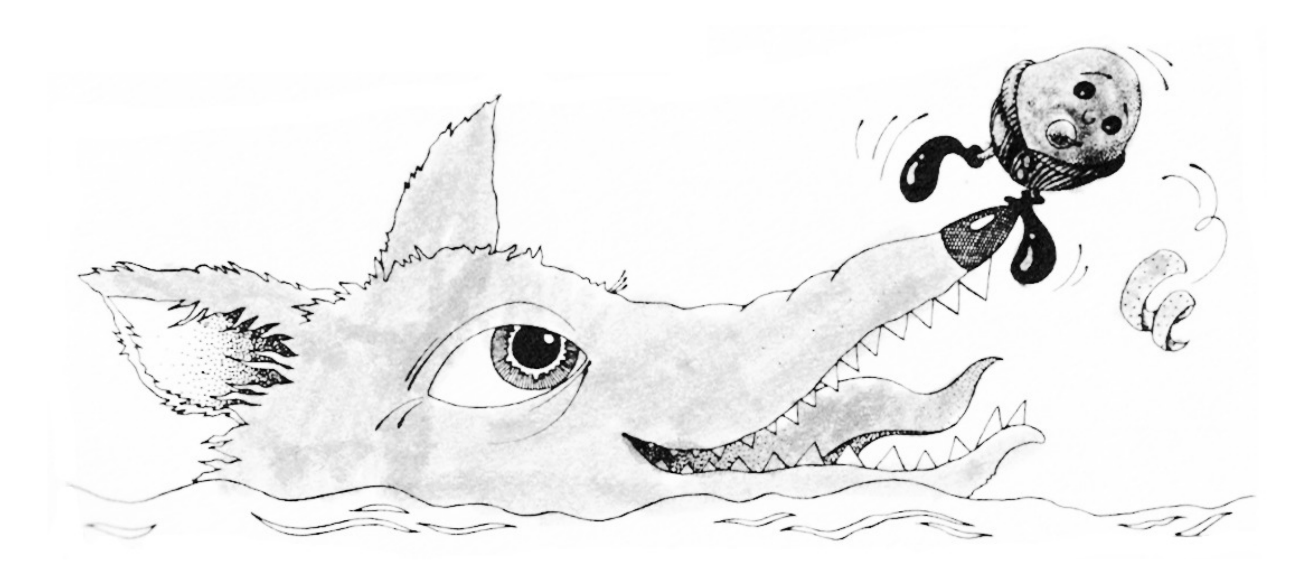
Pain d’épices sauta sur son cou.

Au milieu de la rivière, le Renard dit encore :

— Oh ! petit Pain d’épices, l’eau me vient jusqu'aux épaules ; saute sur mon nez, ou tu seras mouillé.

Et Pain d’épices sauta sur son nez.

Dès que le Renard eut touché l’autre bord, il lança Pain d’épices en l’air et ouvrit la gueule…



— Snap !

— Misère de moi ! cria Pain d’épices, je vais être mangé.

Le Renard recommença :

— Snap !

— Je suis à moitié mangé ! cria Pain d'épices. Une minute après, il dit :

— Bonté du ciel ! je suis aux trois quarts mangé ! Et après cela, le petit prince Pain d’épices ne dit plus rien du tout, parce qu’il était tout mangé !

N’aurait-il pas mieux fait de rester avec la vieille femme ?

La souris de ville et la souris des champs

Un jour d'été, une petite souris, qui vivait dans un joli nid suspendu à une grosse tige de blé, invita une de ses cousines, qui habitait la ville voisine, à venir passer une journée avec elle.

La souris citadine admira beaucoup les beaux épis dorés et les coquelicots rouges, mais elle trouva le dîner un peu maigre.

— Comment ! dit-elle, tu n'as à manger que des grains de blé et d'orge, et quelques racines ? Ce n'est pas vivre, ça ! Moi, j'ai toutes sortes de bonnes choses à grignoter tous les jours ! Viens me rendre ma visite, et tu verras.

La petite souris des champs fut très contente de cette invitation, et, dès la semaine suivante, elle se rendit à la ville, chez sa cousine, qui habitait la maison d'un riche négociant.



Sa cousine la reçut très bien, et la mena d’abord dans le placard de la cuisine. Là, sur la planche d’en bas, derrière des jarres en grès, il y avait un pain de sucre blanc. La souris de ville fit un petit trou dans le papier avec ses dents, et toutes deux se mirent à grignoter le sucre.

La petite souris des champs pensait qu’elle n’avait jamais rien goûté d’aussi bon, quand tout à coup la porte du placard s’ouvrit brusquement : bang ! C’était la cuisinière qui venait chercher de la farine.

— Vite! vite! sauvons-nous ! chuchota la souris de ville, et toutes les deux s’échappèrent par le petit trou qui les avait laissées entrer.

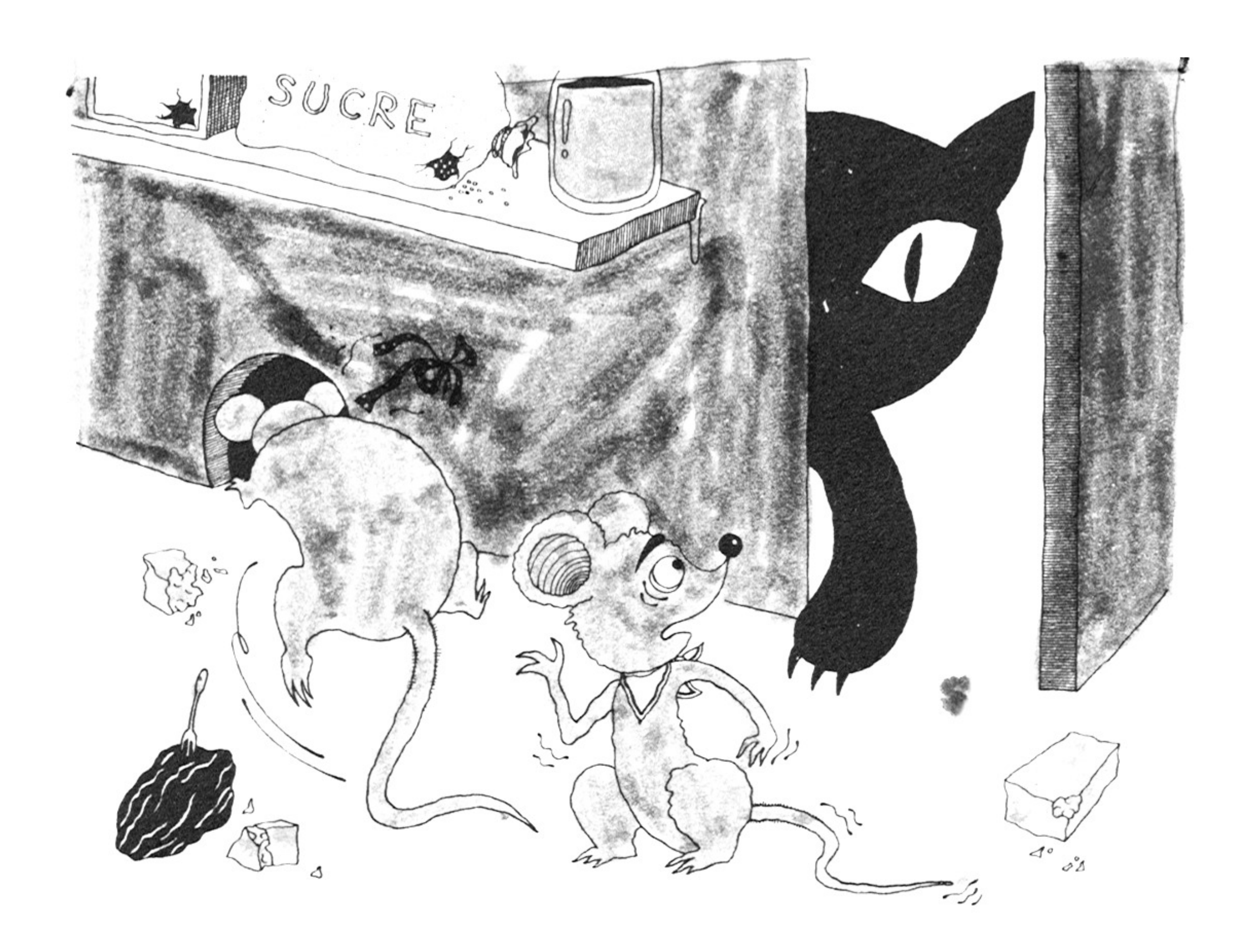
La souris des champs était toute tremblante ; mais l’autre dit :

— Ce n’est rien ; elle va s’en aller, et nous reviendrons.

Elles revinrent en effet, et, cette fois, elles grimpèrent tout en haut, sur la planche supérieure, où il y avait un bocal plein de pruneaux. Avec bien de la peine, elles tirèrent un pruneau, qu’elles se mirent à ronger.

C’était encore meilleur que le sucre ! Les dents de la petite souris ne pouvaient pas aller assez vite. Mais, tout à coup, on entendit un grattement à la porte du placard, et un miiaao !…

— Qu'’est-ce que c’est que ça? demanda la souris des champs.



— Chuu… u… u… t ! dit sa cousine, en courant à son trou, où sa camarade la suivit aussi vite qu’elle put. Et quand elles furent en sûreté :

— C’est Mistigris, le gros chat de la maison, dit la grosse souris ; il n'a pas son pareil pour attraper les rats, et s’il nous avait vues !…

— C'’est terrible ! dit la petite souris en frissonnant. Ne retournons pas au placard, veux-tu ?

— Non, dit la souris de ville, je vais te mener à la cave. Il y a quelque chose de délicieux là-bas.

Les deux amies descendirent à la cave, et elles virent dans une vieille armoire des pots de beurre et des rangées de fromages de Hollande. Il y avait aussi des chaînes de saucissons et des barils de pommes sèches, et bien d'autres choses encore ! Ce que cela sentait bon ! La petite campagnarde courait de tous côtés, grignotant un bout de fromage par-ci, un saucisson par-là, quand elle vit un délicieux morceau de lard grillé dans une

drôle de petite machine. Elle allait y porter la dent quand sa cousine l’appela :

— Arrête ! arrête ! ne va pas là ! C’est une souricière.

— Qu’est-ce que c’est qu’une trappe ? demanda la petite souris en s'arrétant.

— Cette chose est une souricière, dit l’autre. Si tu avais touché le lard avec tes dents, quelque chose se serait décroché, et tu aurais été prise.

La petite souris regarda la souricière ; puis le lard ; puis sa cousine.

— Avec ta permission, dit-elle, je pense que je m’en irai chez nous. J’aime mieux n’avoir à manger que du blé et gdes racines et être tranquille que d’avoir du sucre et du fromage et d’être effrayée tout le temps !

De sorte que la petite souris des champs retourna à la campagne, et y vécut heureuse tout le restant de sa vie.

Comment compère Lapin vint à bout de la Baleine et de l'Eléphant

(conte créole)

Un jour, compère Lapin s'amusait à sauter sur le sable, hop ! hop ! hop ! quand il vit l'Eléphant et la Baleine qui causaient ensemble.

Compère Lapin se tapit derrière un buisson et les écouta. Ils étaient en train de se faire des compliments.

— Oh! Compère Eléphant, dit la Baleine, c'est vous qui êtes le plus puissant des animaux qui vivent sur la terre, et moi, je suis le plus puissant des animaux qui vivent dans la mer, et si vous vouliez, nous pourrions nous associer, et gouverner tous les autres. Personne ne pourrait nous résister.

— Très bien, très bien, commère, répondit le gros compère Eléphant. Ça me va tout à fait.



Mais compère Lapin n’avait pas du tout envie d’être gouverné par eux. Il s’en alla chercher une grosse, grosse corde, très longue, puis il prit son gros tambour et le cacha dans les buissons. Alors, il marcha sur la plage jusqu’à ce qu’il rencontrât la Baleine.

— Oh ! commère Baleine, dit-il, vous qui êtes si forte, rendez-moi donc un service. Ma vache s’est enfoncée dans la boue, à une demi-lieue d’ici, et je ne peux pas la retirer, mais vous qui êtes si forte et si obligeante, vous pourrez bien le faire !

La Baleine fut si flattée du compliment qu’elle dit oui tout de suite.

— Alors, dit compère Lapin ; je vais attacher à votre queue le bout de cette corde, et jirai moi-même attacher l’autre bout à ma vache, et quand tout sera prêt, je battrai du tambour. Alors, vous n’aurez qu’à tirer bien fort, car elle est enfoncée très profond dans la boue.

— Mouh! dit la Baleine, allez seulement, je la retirerai bien, quand elle serait enfoncée jusqu’aux cornes !

Compère Lapin attacha la corde autour de la Baleine, et sautant, hop ! hop ! il alla trouver l’Eléphant.

— Oh! s’il vous plaît, puissant compère Eléphant, dit-il, voudriez-vous me rendre un service ?

— Qu'’est-ce que c’est ? demanda l’Eléphant.

— Ma vache est enfoncée dans la vase, à une demi-lieue d’ici, et je ne peux pas l’en retirer. Naturellement cela vous sera facile, vous êtes si fort, et si c’était un effet de votre bonté ?

— Certainement, certainement, dit l’Eléphant avec condescendance.

— Alors, voilà, dit compère Lapin, je vais attacher le bout de cette longue corde autour de votre trompe, et l’autre bout autour de ma vache et, aussitôt que ce sera prêt, je battrai du tambour. Alors, vous tirerez, tirerez, tirerez aussi fort que vous pourrez.

— N’aie pas peur, dit compère Eléphant, elle serait aussi grosse que vingt vaches que je la retirerais.

— J’en suis bien sûr, dit compère Lapin. Ne tirez seulement pas trop fort en commençant.

Il attacha solidement la corde autour de la trompe de l’Eléphant et courut se cacher dans les buissons. Là, il se mit à battre du tambour.

La Baleine commença à tirer, et l’Eléphant commença à tirer sur la corde, et la corde se tendit toute raide.

— Voilà une vache remarquablement lourde, dit l’Eléphant, mais je l’aurai bien !

Et il appuya ses pieds contre un arbre et donna une énorme secousse.

— Quelle affaire ! dit la Baleine. Cette vache doit être au fond de la terre !

Et elle tira de plus belle.



Chacun tirait de son côté, mais bientôt la Baleine se sentit entraînée vers la terre, parce que, chaque fois que l’Eléphant tirait la corde, il l’enroulait autour de sa trompe.

Elle en fut si fâchée qu'’elle plongea, plouf ! plouf ! tête en avant, tout au fond de la mer ! Les pieds de l’Eléphant furent arrachés de la terre, et il glissa jusqu’au rivage. Il était terriblement en colère, et donna une telle secousse qu’il amena la Baleine hors de l’eau.

— Qui me tire ? mugit-elle.

— Qui me tire ? trompetta l'Eléphant. Et chacun d'eux vit l'autre avec la corde enroulée autour de son corps.

— Je vous apprendrai à jouer à la vache ! rugit l'Eléphant.

— Je vous apprendrai à vous moquer de moi ! mugit la Baleine.

Ils se remirent à tirer, mais tout à coup, crrrrac ! la corde se cassa, et voilà la Baleine rejetée dans la mer avec un grand plouf ! et l'Eléphant sur le dos, les quatre pieds en l'air !

Ils en furent si honteux qu''ils ne voulurent plus se parler, et ainsi leur beau projet fut manqué.

Et compère Lapin en rit tout seul pendant une semaine.

Petit Brin de Coq

Il y avait une fois, en Espagne, une poule huppée qui avait couvé une douzaine de beaux œufs blancs. Il en sortit de très jolis petits poulets, un, deux, trois, jusqu'à onze, tous jaunes, gras et dodus. Mais quand la dernière petite coquille fut brisée, on vit en sortir un demi-poulet. Il n'avait qu'un œil, qu'une aile, qu'une patte ! C'était juste une moitié de poulet ! La pauvre mère poule en fut bien embarrassée. Elle ne savait qu'en faire, et le protégea de son mieux ; mais, dès qu'il put courir un peu, il sut très bien se tirer d'affaire, et comme il était toujours prêt à batailler, les autres l'appelèrent Petit Brin de Coq, et le nom lui resta. Il ne voulait obéir à personne et, quand on l'appelait, il se sauvait en sautant sur sa seule patte : hop et top, hop et top.

Un jour, Petit Brin de Coq dit à sa mère :

— Mère, je vais à Madrid, pour voir le roi. Adieu !

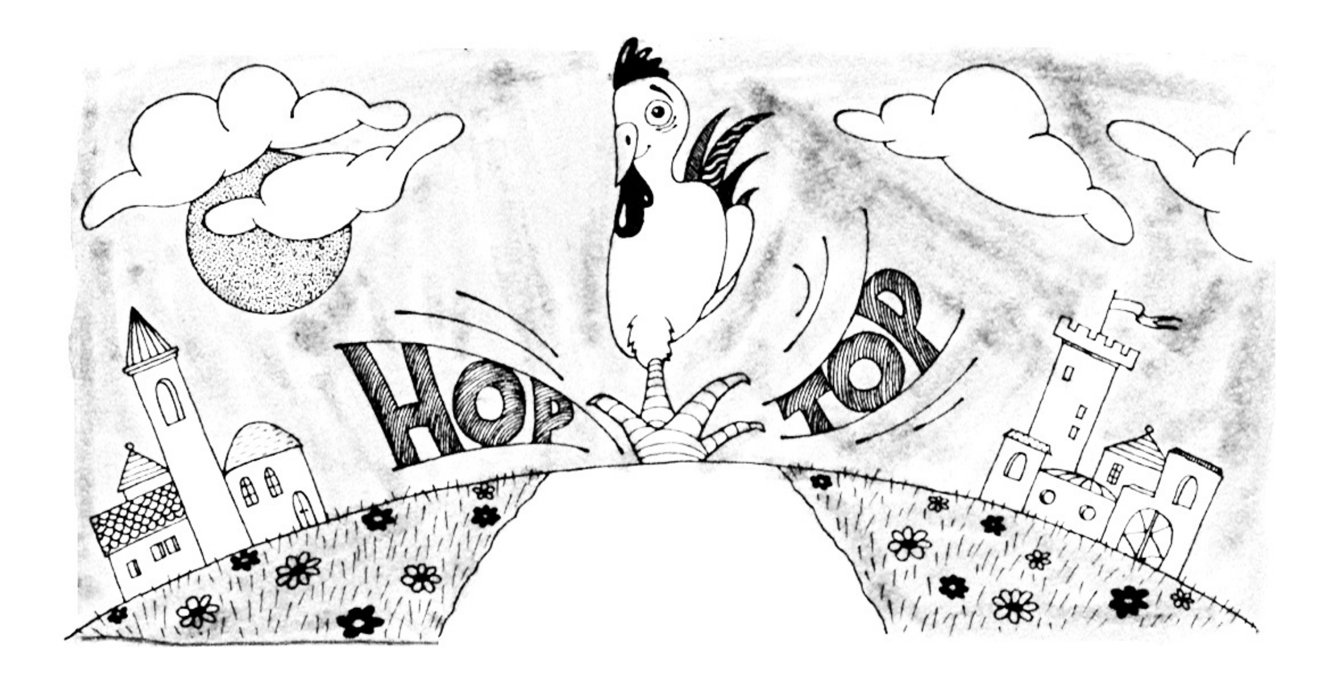
La pauvre mère poule fit tout ce qu'elle put pour l'en dissuader, mais Petit Brin de Coq se moqua d'elle.

— Je veux voir le roi, dit-il. Cette vie est trop tranquille pour moi.

Et il s'en alla sautant sur son unique patte : hop et top, hop et top, à travers champs.

Quand il fut un peu loin, il vit un ruisseau qui ne pouvait plus couler, parce qu'il était obstrué par des branches et des feuilles sèches.

— Petit Brin de Coq, murmura l'Eau, je suis si étouffée sous ces branches que je ne peux plus bouger ; je vais me corrompre. Ne pourrais-tu les pousser avec ton bec ?



— Cette idée ! dit Brin de Coq. Je n’ai pas le temps de m’occuper de vous. Je vais à Madrid pour voir le roi.

Et, sans écouter le ruisseau plus longtemps, il continua son chemin, hop et top, hop et top.

Un peu plus loin, il rencontra un feu qui était presque étouffé par du bois humide.

— Oh ! Petit Brin de Coq, dit le Feu ; tu arrives juste à temps pour me sauver. Je suis presque mort, faute d’air. Evente-moi un peu avec ton aile, je te prie.

— Cette idée ! répondit Brin de Coq. Je n’ai pas le temps de m’occuper de vous. Je vais à Madrid, pour voir le roi.

Et il s’en alla en riant : hop et top, hop et top, le long du sentier !

Quand il eut fait hop et top, hop et top, un bon bout de chemin, si bien qu’il n’était pas loin de Madrid, il arriva près d’un buisson, où le Vent était arrêté. Il gémissait et soufflait.

— Petit Brin de Coq, dit le Vent, tu arrives juste à temps pour me sauver. Si tu veux écarter ce buisson, je pourrai reprendre ma respiration. Aide-moi vite, je te prie !



— Cette idée ! repondit Br1n de Coq ; je n’ai pas le temps de m’occuper de vous ! Je vais à Madrid, pour voir le roi. Et il repartit, hop et top, hop et top, laissant le Vent se tirer d’affaire comme il pourrait.

Quelque temps après, il arriva à Madrid, et marcha droit au palais du roi. Hop et top, hop et top, Petit Brin de Coq passa fièrement devant la sentinelle et traversa la cour. Mais, comme il était sous la fenêtre de la cuisine, le cuisinier le vit.

— Voilà exactement ce qu’il me faut pour le dîner du roi. J’avais justement besoin d’un poulet !

Il attrapa Brin de Coq par le bout de son aile et le jeta dans une marmite d’eau qui chauffait sur le feu.

L’eau couvrit les plumes du malheureux poulet, elle lui entra dans l’œil, dans le cou… C’était terrible !…

Brin de Coq se mit à crier :

— Eau, ne monte pas si haut ! Reste en bas, tu vas me noyer !

Mais l’Eau répondit :

— Petit Brin de Coq, petit Brin de Coq, quand j’étais dans la peine, tu n'as pas voulu m’aider !… et elle monta plus haut que jamais.

Mais le feu brûlait et l’eau devint chaude, et commença de bouillir, et Petit Brin de Coq de crier :

— Ne me brûle pas ! Ô Feu, je vais mourir, éteins-toi !

Mais le Feu répondit :

— Petit Brin de Coq, Petit Brin de Coq, quand j’étais dans la peine, tu n’as pas voulu m’aider ! et il pétilla plus fort que jamais.



Juste comme Petit Brin de Coq allait suffoquer, le cuisinier ôta le couvercle de la marmite pour surveiller son dîner.

— Ma parole, fit-il, ce poulet est presque brûlé, il n’est plus bon à rien ! et il le prit par la patte et le lança par la fenêtre.

Dans l’air, il fut rattrapé par la brise et il monta plus haut que les arbres. Le Vent le faisait tourbillonner, si bien qu’il crut sa dernière heure venue, et il se mit à crier :

— Vent ! Vent ! ne souffle pas ainsi ! Laisse-moi descendre !

Mais le Vent répondit :

— Petit Brin de Coq, Petit Brin de Coq, quand j'étais dans la peine, tu n'as pas voulu m'aider !

Et le Vent gonfla ses joues et envoya le pauvre Brin de Coq jusqu'en haut du clocher. Il le planta sur la pointe et l'y laissa.

Et c'est là que vous pouvez le voir encore, avec un œil, une patte, une aile seulement.

Il ne fait plus hop et top, mais il tourne lentement du côté où le Vent souffle, pour écouter ce qu'il dit.

Les aventures de la petite souris

Il y avait une fois une petite souris grise qui vivait dans un champ de blé noir, et qui avait bien envie de courir le monde. Elle se mit à trotter çà et là, fourrant son nez pointu dans tous les tas de pierres et sous toutes les touffes d'herbe, et regardant partout de ses petits yeux noirs et brillants. Tout à coup elle aperçut dans des feuilles sèches un petit objet rond, brun et lisse. C'était une grosse noisette, si polie et si brillante qu'elle eut envie de l'emporter à la maison, et elle avança sa petite patte pour la prendre, mais la noisette se mit à rouler. Souricette courut après, mais elle roulait très vite et arriva jusque sous un grand arbre, et là se glissa sous une des grosses racines.



Souricette enfonça son museau sous la racine, et vit un trou rond, avec des escaliers, tout petits, tout petits, qui descendaient dans la terre. La noisette roulait le long des escaliers avec un petit bruit : tap, tap, tap. Souricette descendit aussi les escaliers. Tap, tap, tap, en bas roulait la noisette, et en bas, tout en bas, descendait Souricette. La noisette roula jusqu'à une petite porte, qui s'ouvrit immédiatement pour la laisser passer. La petite souris se hâta de pousser la porte, qui se referma derrière elle. Souricette se trouva dans une petite chambre et devant elle se tenait le plus drôle de petit bonhomme qu'on pût voir. Il avait un bonnet rouge, une veste rouge, et de longs souliers rouges en pointe.

— Vous êtes ma prisonnière, dit-il à la petite souris.

— Et pourquoi ? fit-elle tout effarée.

— Parce que vous avez voulu voler ma jolie noisette.

— Je ne l'ai pas volée, dit Souricette, je l'ai trouvée dans le pré ; elle est à moi.

— Non, c'est la mienne, dit le petit homme rouge, et vous ne l'aurez pas.

Souricette regarda partout, mais elle ne vit plus la noisette ; alors elle pensa à rentrer chez elle, mais la petite porte était fermée et le petit homme rouge avait la clef. Et il dit à la pauvre petite souris :

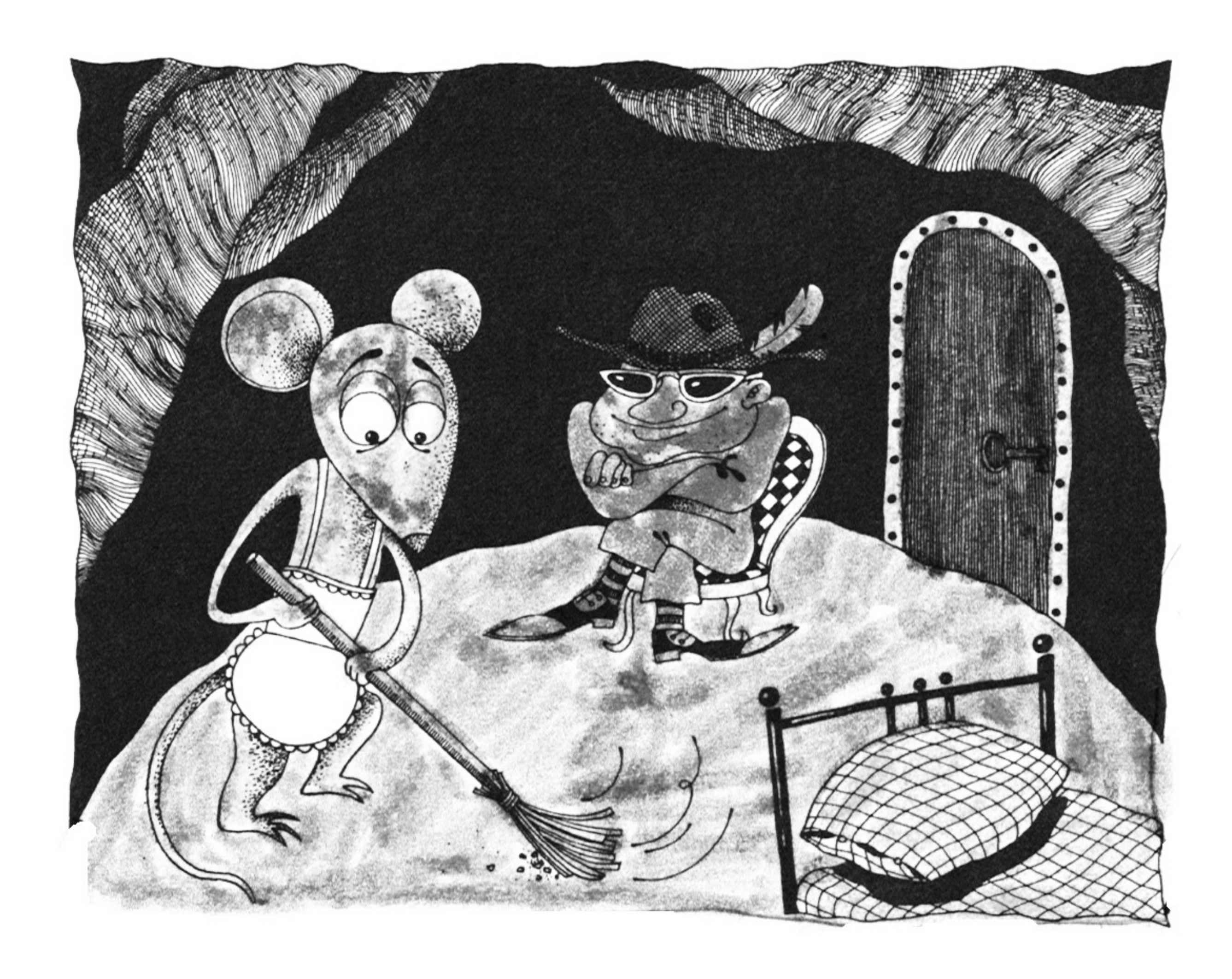
— Vous serez ma domestique ; vous ferez mon lit, et vous balayerez ma maison et ferez cuire ma soupe.

Et il ajouta en ricanant :

— Et peut-être que, si vous travaillez bien, je vous donnerai la noisette pour salaire !

Ainsi la petite souris fut la servante du petit homme rouge ; chaque jour, elle faisait le lit, balayait la chambre, et faisait cuire la soupe. Et chaque jour le petit homme rouge sortait par la petite porte et ne revenait que le soir, mais il avait toujours grand soin de fermer la porte et de prendre la clef, et quand Souricette lui réclamait son salaire, il répondait en ricanant :

— Plus tard ! plus tard ! Vous n'avez pas encore assez travaillé.

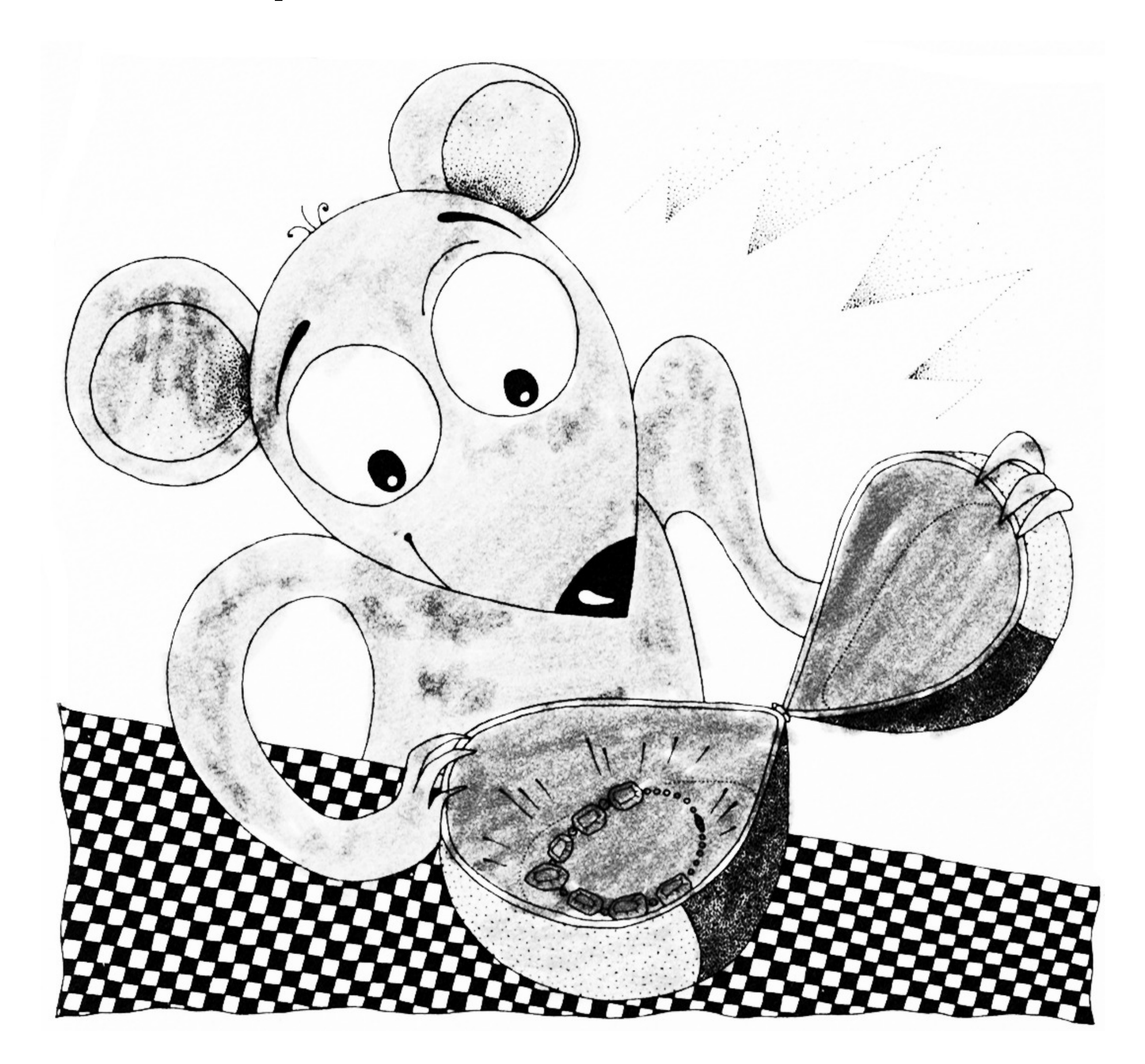


Cela dura longtemps, longtemps. Enfin, un jour que le petit homme rouge était très pressé, il ne tourna la clef qu’à moitié et naturellement cela ne servit à rien du tout.

La petite souris s’en aperçut tout de suite, mais elle ne voulait pas partir sans son salaire et elle chercha partout la noisette. Elle ouvrit tous les tiroirs, et regarda sur toutes les planches, mais elle ne la vit nulle part. À la fin, elle ouvrit une petite porte dans la cheminée et, juste, elle était là ! dans une sorte de petit placard.

Souricette la prit vivement dans sa bouche et se sauva. Elle poussa la petite porte, vite, vite, grimpa les petits escaliers, vite, vite, passa à travers le trou, sous la racine, et courut chez elle sans s’arrêter. Tout le monde fut bien content de la voir, car on la croyait morte.

Et comme elle laissait tomber la noisette sur la table, celle-ci s’ouvrit en deux avec un petit clic, comme une boîte !



Et qu’est-ce que vous pensez qu’il y avait dedans ? Un tout petit, petit collier, en pierres brillantes, et si joli ! Il était juste assez grand pour une petite souris. Souricette le portait souvent, et, quand elle ne le mettait pas, elle le gardait dans la grosse noisette.

Et le méchant petit homme rouge ne put jamais retrouver Souricette, parce qu’il ne savait pas où elle demeurait.

Epaminondas et sa Marraîne
(conte noir)

II y avait dans la Louisiane, en Amérique, une brave femme qui n’avait qu’un fils. Comme elle n’avait pas grand-chose à lui laisser, elle voulut lui donner un beau grand nom, et elle l’appela Epaminondas, ce qui est le nom d’un général grec de l’ancien temps, qui gagna deux célèbres batailles.

Epaminondas avait donc un nom glorieux, et il n’en était pas plus fier pour ça.

Il avait l’habitude d’aller très souvent voir sa marraine, qui lui donnait toujours quelque chose.



Un jour, elle lui donna un beau morceau de gâteau de Savoie.

— Ne le perds pas, Epaminondas, dit-elle, tiens-le bien serré.

— Sois tranquille ! marraine, dit Epaminondas, et il ferma le poing, et serra si bien le gâteau, que, quand il arriva chez sa maman, il n'en restait plus qu'une poignée de miettes.

— Qu'est-ce que tu apportes là, Epaminondas ? dit sa maman.

— Du gâteau, maman, dit Epaminondas.

— Du gâteau ! De ma vie !… Qu'est-ce que tu as fait du bon sens que je t'ai donné à ta naissance ? Quelle manière de porter un gâteau ! La manière de porter un gâteau, c'est de l'envelopper proprement dans un papier fin, et de le mettre dans la coiffe de son chapeau, puis on met son chapeau sur sa tête, et on revient tranquillement à la maison. Tu comprends ?

— Oui, maman, dit Epaminondas.

Quelques jours après, Epaminondas retourna chez sa marraine, et elle lui donna une motte de beurre pour sa maman, du joli beurre bien frais.

Epaminondas l'enveloppa soigneusement dans un papier fin, et le mit dans la coiffe de son chapeau. Puis il mit son chapeau sur sa tête, et revint tranquillement à la maison.

C'était en été, et le soleil était chaud. Voilà le beurre qui commence à fondre, et qui coule de tous côtés ! Quand Epaminondas arriva chez sa maman, le beurre n'était plus dans le chapeau, il était sur Epaminondas. La maman leva les bras au ciel et s'écria :

— De ma vie ! Epaminondas, qu'est-ce que tu apportes là ?

— Du beurre, maman, dit Epaminondas.

— Du beurre ?... dit sa maman. Epaminondas, qu'est-ce que tu as fait du bon sens que tu avais à ta naissance ? Ce n'est pas la manière de porter du beurre ! La manière de porter du beurre, c'est de l'envelopper avec des feuilles fraîches, bien serré et, le long du chemin, de le tremper dans le ruisseau et de le tremper encore, et encore, et puis après, on le prend dans ses mains et on l'apporte à la maison. Tu comprends ?

— Oui, maman, dit Epaminondas.

Quelque temps après, quand Epaminondas retourna chez sa marraine, elle lui donna un joli petit chien.

Epaminondas l'enveloppa dans des feuilles fraîches, bien serré, puis il le trempa dans le ruisseau, et il le trempa encore, et encore : et après il le

prit dans ses mains pour l’apporter à la maison, mais quand il arriva le pauvre petit chien était presque mort. Sa maman le regarda et dit :

— De ma vie !… Epaminondas, qu’est-ce que tu apportes là ?

— Un petit chien, maman, dit Epaminondas.



— Un petit chien ! Epaminondas, qu’est-ce que tu as fait du bon sens que je t’avais donné à ta naissance ?... Ce n’est pas la manière de porter un petit chien ! La manière de porter un petit chien, c’est de prendre une longue corde, d’en attacher un bout au cou du chien, de mettre le chien par terre, et de prendre l’autre bout de la corde, et on revient à la maison en le tirant après soi, comme ça. Tu comprends ?

— Très bien, maman, dit Epaminondas.

Quand il revint chez sa marraine, elle lui donna un pain tout frais, un joli pain long à la croûte dorée.

Epaminondas prit une longue corde ; il en attacha un bout autour du pain, puis il mit le pain par terre, prit l’autre bout de la corde, et revint à la

maison en tirant le pain après soi — comme ça.

Quand il arriva, sa maman regarda la chose au bout de la corde, et dit :

— De ma vie !… Epaminondas, qu’est-ce que tu apportes là ?

— Un pain, maman, dit Epaminondas. C’est marraine qui me l’a donné.



— Un pain!… dit sa maman. O Epaminondas, Epaminondas, tu n’as point de bon sens, tu n’en as jamais eu, et tu n’en auras jamais point !… Tu n’iras plus chez ta marraine. C’est moi qui irai, et je ne t’expliquerai plus jamais rien.

Le lendemain, sa maman se prépara pour aller chez la marraine, et elle dit :

— Je vais te dire une chose, Epaminondas. Tu vois bien ces six petits pâtés que j'ai juste fini de faire cuire ? Je les ai mis devant la porte pour les faire refroidir. Tu les protégeras du chien et du chat et, si tu as besoin de sortir, fais attention comment tu passes dessus, n'est-ce pas ?

— Oui, maman, dit Epaminondas.

La maman mit son bonnet et son châle et s'en alla chez la marraine. Les six petits pâtés tout en rang refroidissaient sur le seuil de la porte.

Et comme Epaminondas voulait sortir, il fit bien attention comment il passait sur les pâtés.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six !… il mit son pied bien exactement au milieu de chacun d'eux !…



Et savez-vous, enfants, ce qui arriva quand la maman rentra ? Personne n'a jamais pu me le dire, mais vous pouvez peut-être le deviner… et je suppose qu'Epaminondas ne sut jamais le goût qu'avaient ces petits pâtés-là !

Le petit Chacal et le vieux Crocodile

Le petit Chacal aimait beaucoup les coquillages, et il avait l'habitude de descendre chaque jour à l'embouchure du fleuve pour y chercher des moules et des crabes. Un jour qu'il avait très faim, il mit sa patte dans l'eau sans bien regarder — ce qu'il ne faut jamais faire — et, snap ! en un clin d'œil, le vieux Crocodile, qui demeure dans la vase noire, l'avait happée dans sa gueule.

« Pauvre de moi ! pensa le petit Chacal, le vieux Crocodile tient ma patte entre ses vilaines mâchoires, il va me tirer dans l'eau et me manger ! Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour qu'il me lâche?… » Il réfléchit un instant, puis se mit à rire tout haut.

— Oh ! oh ! oh ! Est-ce qu'il est aveugle, monseigneur Crocodile ? Il a attrapé une vieille racine, et il croit que c'est ma patte ; oh ! oh ! oh ! J'espère qu'il la trouvera tendre !

Le vieux Crocodile était couché dans la vase, et les roseaux l'empêchaient de rien voir. Il pensa : « Tiens, je me suis trompé », et il desserra les mâchoires, et le petit chacal retira sa patte. Il se sauva en criant :

— Oh! Protecteur du pauvre ! Monseigneur Crocodile, c'est bien aimable à vous de me laisser partir !



Le vieux Crocodile frappa de la queue avec colère, mais le petit Chacal était bien loin.

Il évita le bord du fleuve pendant plusieurs jours, mais enfin, il eut une si grande envie de manger des crabes qu'il ne put y résister. Il descendit donc vers le rivage, en regardant tout autour de lui, soigneusement. Il ne vit rien de suspect, mais, n'osant s'y fier, il se tint à distance en se parlant à lui-même, selon son habitude.

— Quand je ne vois pas de petits crabes, sur le sable, dit-il tout haut, j'en vois qui sortent de l'eau, ordinairement. Alors, j'étends ma patte, et je les attrape… Où peuvent-ils bien s'être cachés, aujourd'hui ?…



Le vieux Crocodile, couché dans la vase au fond de la rivière, écoutait parler le petit Chacal, et il pensa :

— Ah ! je vais faire semblant d'être un petit crabe, et quand il mettra sa patte dans l'eau, je l'attraperai !

Et il fit sortir un peu son museau hors de l'eau. Le petit Chacal le vit tout de suite, et s'écria :

— Oh! oh! Merci, Monseigneur Crocodile ! Merci de me montrer l'endroit où vous gîtez ! Vous avez trop de bonté, Monseigneur ! Je vais chercher mon dîner ailleurs, pour aujourd'hui. Bien le bonjour… Et il se sauva à toutes jambes.

Le vieux Crocodile se mit en rage, mais le petit Chacal était bien loin.

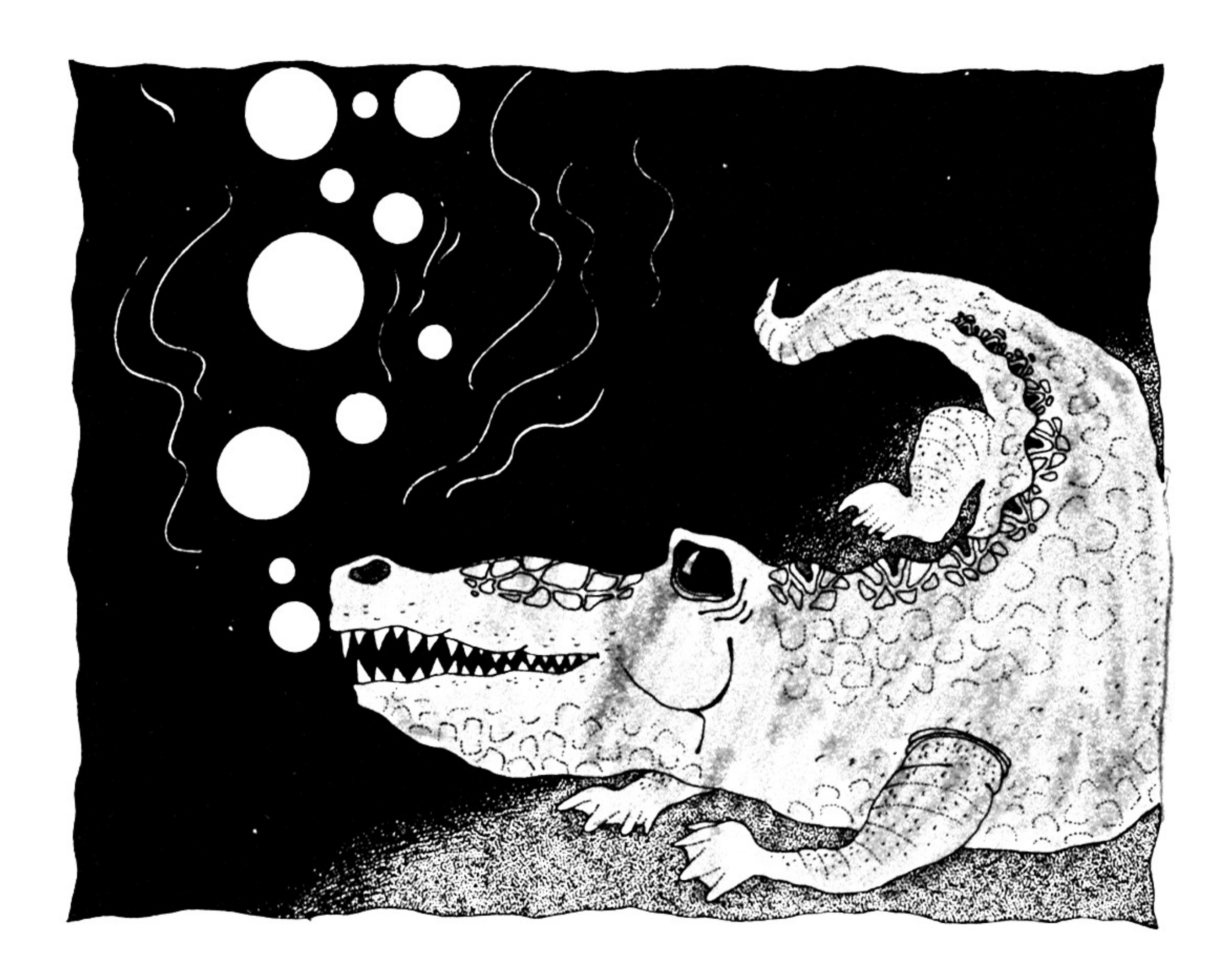
Pendant quinze jours, le petit Chacal évita le bord de la rivière, mais à la fin des quinze jours il sentit dans son estomac un vide que rien autre que des crabes ne pouvait remplir. Avec précaution, il descendit vers le rivage, et regarda tout autour. Point de Crocodile, nulle part. Pourtant, il n'était pas bien rassuré. Il se tint un peu à distance, en se parlant à lui-même, suivant son habitude.

— Quand je ne vois pas de petits crabes sur le sable, ou sortant de l'eau, dit-il tout haut, d'ordinaire je vois des bulles d'air dans l'eau. Les bulles font pouff, pouff, pouff, et puis, pop, pop, pop, et cela me montre l'endroit où se tiennent les crabes. Alors, je mets ma patte dans l'eau, et je les attrape. Je me demande si je verrai des bulles aujourd'hui ?

Le vieux Crocodile, couché dans la vase et les roseaux, l'entendit, et pensa :

« Ça, c'est facile. Je vais faire des bulles d'air, et, alors, il mettra sa patte dans l'eau, et je l'attraperai. »

Donc il souffla, souffla, souffla dans l'eau, et les bulles d'air firent un vrai tourbillon.



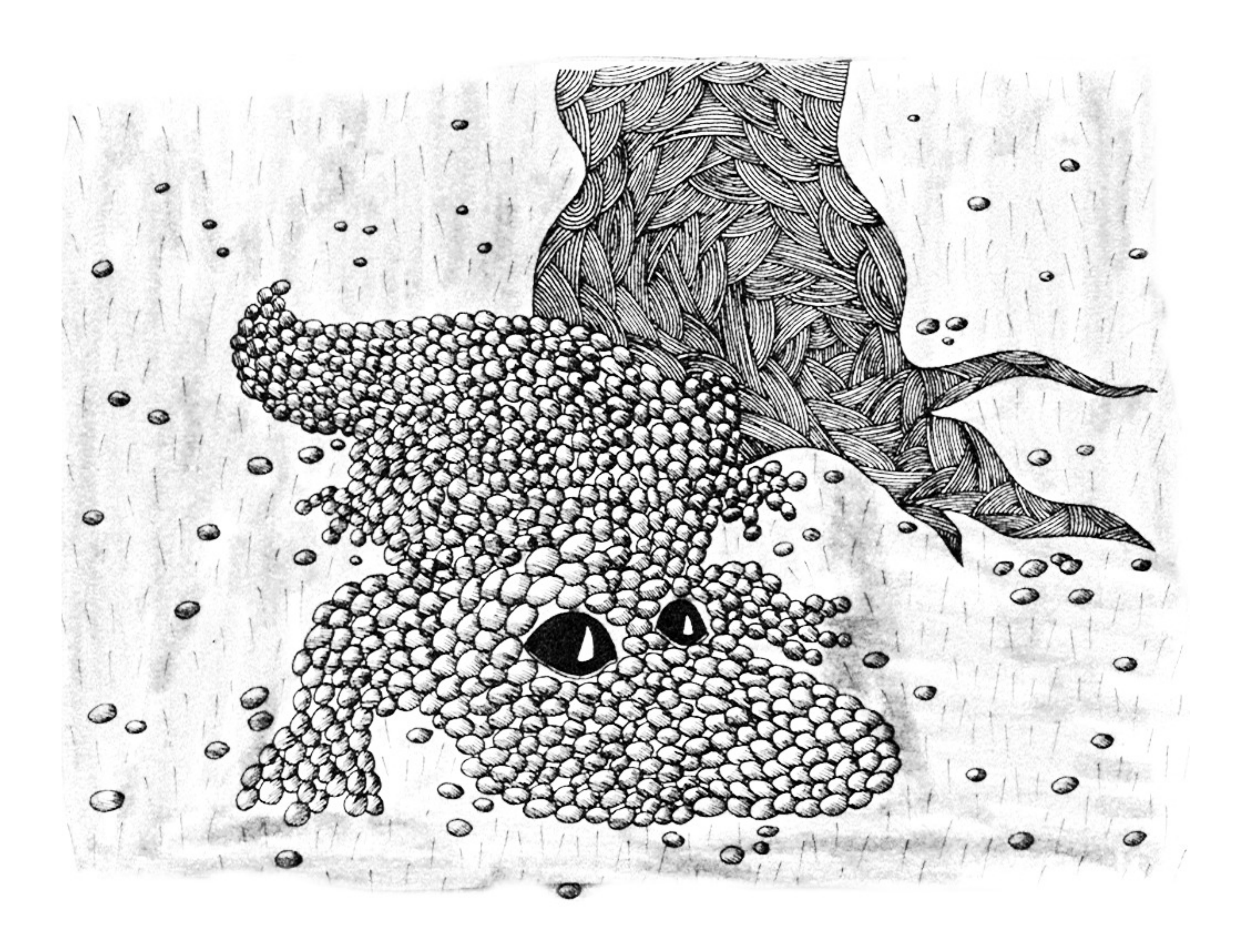
Le petit Chacal n’avait pas besoin qu’on lui dise qui faisait ces bulles ! Il y jeta un coup d’œil, et se sauva à toutes jambes, en criant :

— Monseigneur Crocodile ! Oh! Protecteur du pauvre, que vous êtes bon de me montrer où vous vous cachez ! Je vais déjeuner un peu plus loin !

Le vieux Crocodile était si furieux qu’il grimpa sur la berge, et courut après le petit Chacal, mais celui-ci était déjà bien loin.

Après cela, le petit Chacal n’osa plus aller au bord de la rivière, mais il trouva un jardin plein de figues sauvages, qui étaient si bonnes qu’il allait tous les jours en manger.

Le vieux Crocodile s’en aperçut, et décida qu’il aurait le petit Chacal, ou qu’il y perdrait la vie. Il rampa jusqu’au jardin de figues sauvages, dont il fit un gros tas sous le plus grand des figuiers, et il se cacha sous le tas.



Bientôt le petit Chacal arriva en dansant, très heureux et sans souci, mais, regardant avec soin tout autour de lui, il vit le gros tas de figues sous le grand figuier.

« Hum, pensa-t-il, ça ressemble singulièrement à une ruse de mon vénérable ami, père Crocodile. Je vais faire une petite investigation. »

Il se tint bien tranquille, et commença à se parler tout haut, suivant son habitude. Il dit :

— Les figues que je préfère sont les figues bien mûres, et fendues, qui tombent quand le vent souffle, et, quand elles sont tombées, le vent les fait bouger sur le sol, de-ci de-là. Les figues de ce gros tas ne bougent pas du tout ; je pense qu'elles doivent être mauvaises.

Le vieux Crocodile, caché sous le tas de figues, l'entendit et pensa :

— Peste soit de ce soupçonneux petit Chacal ! Il faut que je fasse bouger ces figues, et il croira que c'est le vent.

Il se mit donc à se tortiller, si fort et si bien que les figues roulèrent de tous côtés, et que l'on put voir les grosses écailles de son dos.

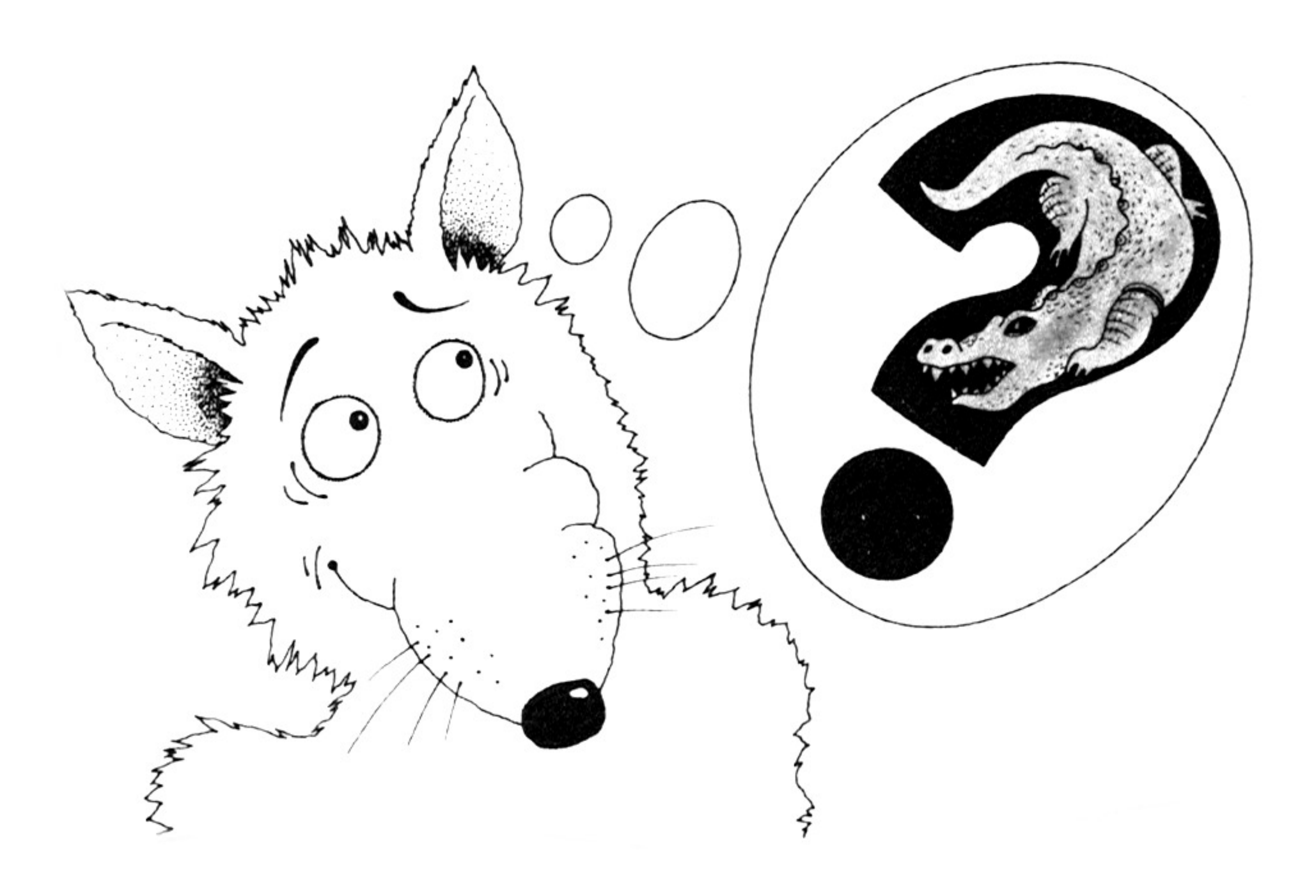
Le petit Chacal n'en attendit pas davantage ; il se sauva hors du jardin, en criant :

— Merci encore une fois, Monseigneur Crocodile, vous êtes bien aimable de vous montrer ! Je n'ai pas le temps de vous saluer. Bonjour !…

Le vieux Crocodile était fou de rage, et il jura qu'il aurait le petit Chacal, chair et os, et il rampa jusqu'à ce qu'il arrivât à la maison du petit Chacal ; il enfonça la porte, et se glissa dedans.

Peu après, le petit Chacal arriva en dansant, très heureux et sans souci, mais, regardant tout autour avec soin, il vit que la terre était tout aplatie, comme si on avait traîné des troncs d'arbres dessus.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? pensa-t-il, qu'est-ce que cela peut bien être ? »



Puis il vit que la porte de sa maison était enfoncée et les gonds arrachés. Il se répéta :

« Qu’est-ce que c’est que cela ? Qu'est-ce que cela peut bien être ? Je pense que je vais faire une petite in-ves-ti-ga-tion ! »

Il se tint très tranquille, et commença à se parler tout haut, suivant son habitude. Il dit :

— Comme c’est drôle ! Ma petite Maison ne me parle pas ! Pourquoi ne me parles-tu pas, petite Maison ? D’ordinaire, tu me dis bonjour, quand je rentre. Qu’est-ce qui peut bien être arrivé à ma petite Maison ?

Le vieux Crocodile, caché au fond de la petite Maison, l’entendit et pensa :

— Il me faut parler comme si j’étais la petite Maison, ou bien, il n’entrera jamais !

Il prit une voix aussi douce qu’il put (ce qui n’est pas beaucoup dire), et dit :

— Allô ! allô ! petit Chacal !

Quand le petit Chacal entendit cette voix, il se mit à trembler de peur, et se dit :

— C’est le vieux Crocodile, et si je n’en viens pas à bout cette fois, c’est lui qui viendra à bout de moi ! Qu’est-ce que je vais bien pouvoir faire ? Il réfléchit un moment.

Puis, il dit gaiement :

— Merci, petite Maison, je suis content d’entendre ta voix, chère petite Maison ; je vais entrer tout de suite, laisse-moi seulement chercher du bois pour faire cuire mon dîner.

Il ramassa autant de bois qu’il put, et encore autant qu’il put, et de nouveau, autant qu’il put, et il empila tout ce bois contre la porte et autour de la maison, et y mit le feu :

Et le bois fit tant de flammes et de fumée que le vieux Crocodile fut séché et fumé, comme un hareng saur !



Les dix fées

Il y avait une fois une gentille petite fille qu’on appelait Elsa. Le père et la mère d’Elsa avaient beaucoup travaillé, et ils étaient très riches. Mais ils aimaient si follement Elsa qu’ils ne voulaient rien lui laisser faire du tout. Elle ne savait pas balayer une chambre, ni coudre une robe, ni faire la cuisine ; elle ne savait que rire et chanter tout le long du jour. Mais elle était si jolie et si douce que tout le monde la chérissait. Elle épousa un jeune homme qui l’aimait, et s'en alla vivre avec lui, loin de ses bons parents.

Alors commencèrent des temps bien durs pour la pauvre Elsa. Il y avait des quantités de choses à faire dans la maison, et elle ne savait pas comment s’y prendre. Quand elle essayait de faire quelque chose, tout allait de travers, et elle était fatiguée avant même d’avoir commencé ! La servante venait et disait : « Comment faut-il faire cela, madame ? et comment faut-il arranger ceci ? » et Elsa était obligée de dire : « Je ne sais pas. » Alors la servante répondait : « Je ne sais pas non plus, moi », et, parce qu’elle voyait sa maîtresse rester tout le jour sans rien faire, elle ne voulait rien faire non plus.

Le mari d’Elsa n’était pas content du tout ; il n’avait rien de bon à manger, le dîner n’était jamais prêt à l’heure, et la maison était tout en désordre. Enfin un jour, il perdit patience, et s’en alla tout en colère, en disant : « Ce n’est pas étonnant que la maison soit mal tenue, quand vous restez toute la journée les bras croisés ! Vous ne savez rien faire de vos dix doigts ! » Quand il fut parti, la pauvre Elsa pleura amèrement, parce qu’elle aimait son mari et aurait voulu le voir content, et parce qu’elle était ennuyée d’avoir une maison si malpropre.



— Oh ! je voudrais savoir faire les choses, disait-elle en sanglotant. Je voudrais avoir dix bonnes petites fées pour faire l’ouvrage ! Alors, j’aurais un ménage bien tenu !



Comme elle disait cela, un grand vieillard maigre apparut devant elle ; il était enveloppé d’un long manteau qui le cachait de la tête aux pieds. Il s’adressa à Elsa :

— Qu’est-ce qui vous fait pleurer, mon enfant ?

— Oh ! je pleure parce que je ne sais pas tenir ma maison, dit Elsa. Je ne sais pas faire le pain, ni les gâteaux ; je ne sais pas balayer ; je ne sais pas coudre ; quand j’étais petite, on ne m'a jamais appris à travailler, et, maintenant, je ne sais rien faire comme il faut ! Oh ! je voudrais avoir dix petites fées pour m’aider !

— Vous les aurez, ma chère, dit le vieillard. Il secoua son grand manteau gris. Paf !… dix toutes petites fées sautèrent à terre.

— Elles seront vos servantes, Elsa, dit le vieillard ; elles sont habiles et fidèles, et elles feront tout ce dont vous avez besoin. Mais les gens

pourraient s’étonner de voir ces petites créatures dans la maison, aussi je vais les cacher. Donnez-moi vos mains, ces petites mains qui ne sont bonnes à rien. Elsa tendit ses jolies petites mains blanches.

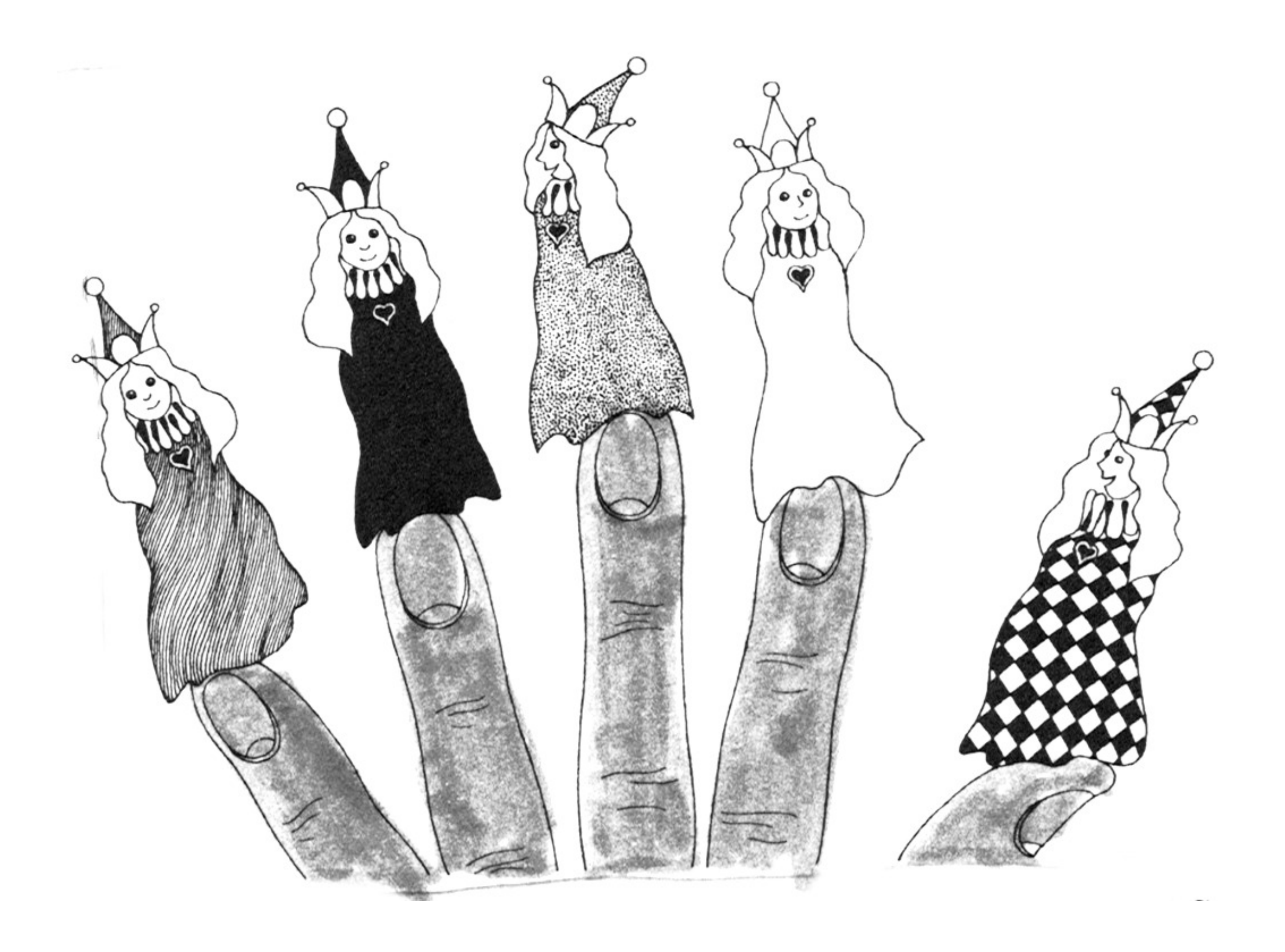
— Maintenant, écartez vos doigts, ces petits doigts inutiles.

Elsa écarta ses jolis petits doigts roses. Le vieillard toucha chacun des petits doigts. A mesure qu’il les touchait, il appelait : « Main droite : Pouce, Index, Médius, Annulaire, Auriculaire ! » et à chaque fois qu’il touchait et nommait un doigt, une des petites fées inclinait la tête.

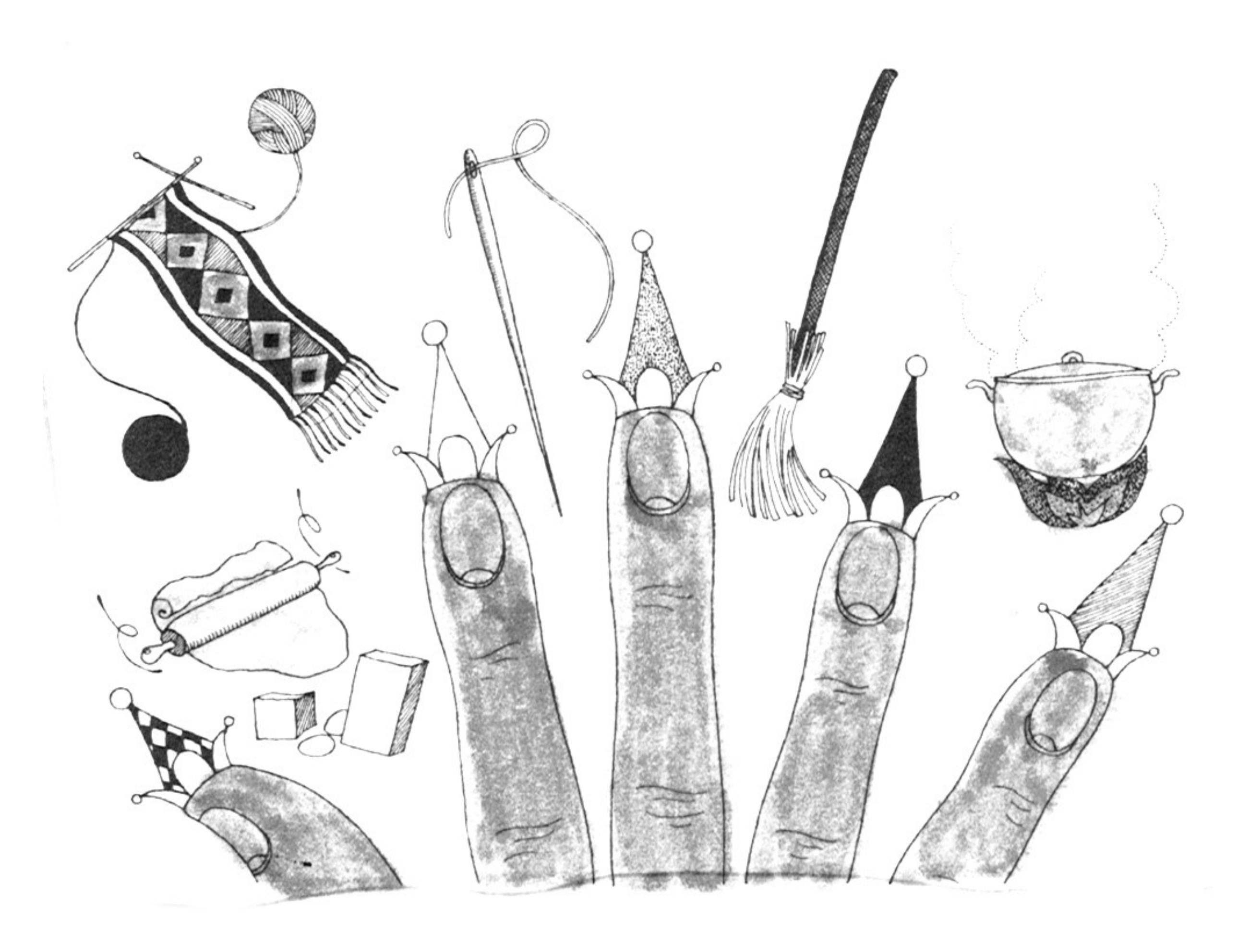
Il reprit: « Main gauche : Pouce, Index, Médius, Annulaire, Auriculaire ! » et les cinq autres petites fées inclinèrent la tête.

— Hop ! cachez-vous ! dit le vieillard. Hop ! Hop ! Les petites fées sautèrent sur les genoux d’Elsa, puis sur ses mains, et ouste ! elles se cachèrent toutes dans ses jolis doigts roses, une fée pour chaque doigt !… Et le vieillard disparut.

Elsa restait assise à regarder ses mains, bien étonnée, vous pensez !



Mais, bientôt, les petits doigts commencèrent à remuer. Les petites fées n’étaient pas habituées à reser tranquilles, et elles avaient peur de s’ennuyer. Elsa se leva et s’approcha de la huche, et voilà les petites fées qui mesurent la farine, pèsent le sucre, les œufs et le beurre, pétrissent la pâte et la mettent au four plus vite que vous ne pouvez croire, et quand le gâteau fut cuit, il était excellent ! Puis les petites fées prirent le balai et le plumeau, et en un clin d’œil la maison fut propre. Ainsi de suite toute la journée. Elsa allait d’un endroit à un autre, et les petites fées faisaient tout le travail.



Quand la servante vit que sa maîtresse travaillait si bien, elle se mit à travailler aussi, et bientôt le ménage fut si bien et si vite fait qu’Elsa eut de nouveau du loisir pour rire et pour chanter.

Il n’y eut plus de pleurs ni de gronderies dans la maison. Le mari d’Elsa était si fier de sa femme qu’il disait à tous ses amis :

— Ma grand-mère était très bonne ménagère et ma mère était aussi excellente ménagère, mais ma femme les surpasse toutes les deux ! Elle n'a qu'une servante, mais, à voir comment le travail se fait, vous pourriez croire qu'elle a autant de servantes que de doigts !

Quand Elsa entendait cela, elle se mettait à rire, mais elle ne parla jamais des petites fées à personne !



Les nains et le cordonnier

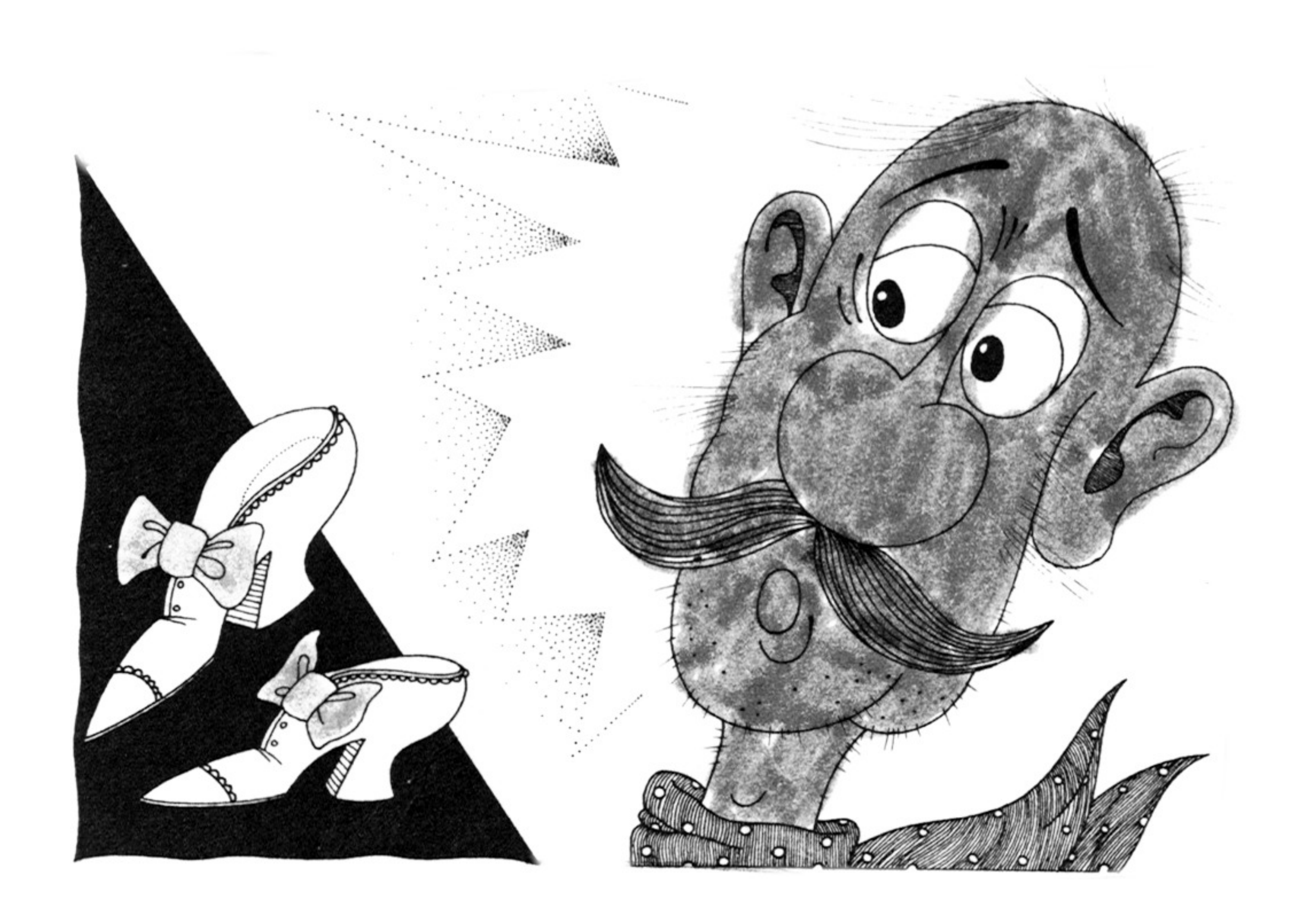
Il y avait une fois un brave vieux cordonnier qui était très pauvre. Il travaillait tant qu'il avait de l'ouvrage, mais il n'en avait pas souvent, car les gens disaient que les souliers qu'il faisait n'étaient plus à la mode, et il ne gagnait pas assez pour nourrir et lui-même et sa femme. Même, il arriva un jour où il n'y eut plus rien dans la maison, rien qu'un morceau de cuir, juste assez grand pour faire une paire de souliers.

Le pauvre homme coupa le cuir et le prépara tout prêt à coudre ; puis, comme il était tard, il alla se coucher, après avoir posé les pièces de cuir sur son banc.

De bon matin, le lendemain, il se leva et se dirigea vers le banc. Il n'y avait plus de cuir dessus, mais une belle paire de souliers, très bien faits, tout prêts a mettre. Le cordonnier se frotta les yeux, et appela sa femme, qui fut aussi étonnée que lui. Ils regardèrent partout ; la porte et la fenêtre étaient bien fermées, et on ne voyait aucune trace de pas. Mais le premier client qui entra fut si charmé de la paire de souliers qu'il en donna assez d'argent pour que le cordonnier pût acheter assez de bon cuir pour deux autres paires.

Son achat lui avait pris longtemps, et, heureusement, il n'eut plus que le temps de couper le cuir pour les deux paires de chaussures et de laisser les morceaux sur le banc, prêts à être cousus, le lendemain matin. Lui et sa femme allèrent se coucher, mais dès le point du jour ils se levèrent, et là, sur le banc, il y avait deux belles paires de souliers, bien finis et même cirés !

Le cordonnier et sa femme étaient encore en train de s'étonner de la chose quand un acheteur entra. Il admira les souliers, les acheta tout de suite et, avec le prix, le cordonnier put acheter du cuir pour quatre paires.



Le brave homme les prépara, comme la veille, et le lendemain, les quatre paires étaient faites !

Cela continua ainsi jusqu'à ce que le cordonnier fût devenu presque riche, ce qui ne l'empêchait pas de rester très honnête et de n'acheter jamais que des fournitures de première qualité. Cependant sa femme et lui ne pouvaient pas être satisfaits de ne savoir à qui témoigner leur reconnaissance. Un soir, après que le cordonnier eut laissé les morceaux de cuir préparés bien en ordre, il se cacha derrière un rideau, avec sa femme. La lune brillait, et il faisait très clair dans la chambre.

Juste comme minuit sonnait, deux petits nains descendirent par la cheminée et vinrent en dansant jusque vers le banc du cordonnier. Là, ils commencèrent à assembler les morceaux de cuir ; ils étaient tout nus, mais ils avaient de jolis petits ciseaux, de petits marteaux, et du fil.

Tap ! tap ! faisaient les marteaux ; zz… zz… faisait le fil ; et en moins de rien les souliers furent finis. Puis les petits nains se prirent la main et

dansèrent autour du banc, avec des gambades si drôles que le cordonnier et sa femme avaient bien de la peine à s’empêcher de rire aux éclats. Mais, quand deux heures sonnèrent, les — petites — créatures disparurent par la cheminée, laissant les chaussures sur le banc.

Le cordonnier et sa femme se regardèrent.

— Comment pouvons-nous faire pour remercier ces braves petits nains ?

— J’aimerais leur faire des habits, dit la bonne femme, ils sont tout nus.

— Si tu fais les habits, je ferai les souliers, dit son mari.

Le jour même, ils se mirent à l’ouvrage. La femme cousit deux toutes petites vestes de drap vert, deux tout petits gilets de drap jaune, et deux toutes petites culottes de drap blanc, et deux petits bonnets de drap rouge, avec une aigrette en plumes de cog, et son mari fit deux paires de beaux petits souliers rouges à bout pointu. Il y mit des boutons brillants et, la veille de Noël, tout était fin prêt.



Le soir, le cordonnier nettoya son banc, et, au lieu de pièces de cuir, il étala dessus les jolis vêtements, puis, lui et sa femme se cachèrent de nouveau derrière le rideau, dans lequel ils avaient fait un petit trou pour mieux voir.

Promptement, au coup de minuit, les petits nains dévalèrent par la cheminée. Ils vinrent en dansant jusqu'au banc, mais, quand ils virent leurs beaux habits, ils se mirent à gambader par toute la chambre. Chacun prit ses habits et commença à les mettre avec de si drôles de manières que le brave cordonnier et sa femme riaient de tout leur cœur, puis ils recommencèrent leurs danses, et quand l'horloge sonna deux coups… preste !… ils disparurent par la cheminée.

Ils ne revinrent plus jamais, mais grâce à eux le brave cordonnier ne manqua jamais de travail depuis lors, et vécut heureux et dans la prospérité ; tandis que les petits nains allaient probablement secourir d'autres braves gens.

Le Tigre, le Brahmine et le Chacal
(conte hindou)

Savez-vous ce que c'est qu'un Brahmine ? Un Brahmine est un Hindou qui ne fait jamais de mal aux animaux, et qui les traite en frères. Il y aurait bien d'autres choses à dire sur ce qu'est un Brahmine. Mais cela suffit pour notre histoire.

Donc, un jour, un Brahmine traversait un village de l'Inde, quand il vit sur le bord de la route une grande cage de bambou, et dans cette cage il y avait un tigre, que les villageois avaient pris au piège et enfermé là pour le vendre à une ménagerie, parce qu'il leur mangeait tous leurs moutons.

— Oh! frère Brahmine, frère Brahmine, dit le Tigre, ouvre la porte et laisse-moi sortir un peu, pour aller boire. J'ai si soif, et on n'a point mis d'eau dans la cage.



— Mais, frère Tigre, dit le Brahmine, si j'ouvre la porte, tu me sauteras dessus et tu me mangeras ?

— Comment peux-tu le croire ? dit le Tigre. Jamais de la vie je ne voudrais faire pareille chose ! Fais-moi sortir juste une petite minute, pour chercher une goutte d'eau, frère Brahmine !

Le Brahmine ouvrit la porte de la cage, et laissa sortir le Tigre, mais dès que celui-ci fut dehors, il sauta sur le Brahmine pour le manger.

— Mais, frère Tigre, dit le pauvre Brahmine, tu m'as promis de ne pas me manger ! Ce que tu fais là n'est ni honnête ni juste !

— C'est tout à fait honnête et juste, dit le Tigre, et quand ça serait autrement, ça m'est égal. Je vais te manger.

Mais le Brahmine supplia tellement le Tigre, que celui-ci finit par consentir à attendre jusqu'à ce qu'ils eussent consulté les cinq premières personnes qu'ils rencontreraient.

La première chose qu'ils virent sur le bord du chemin fut un grand figuier banian.

— Frère banian, dit le Brahmine, est-il juste et honnête que le Tigre veuille me manger après que je l'ai fait sortir de sa cage ?

Le Figuier banian les regarda, et dit d'une voix lasse :

— Pendant l'été, quand le soleil est brûlant, les hommes viennent s'abriter à mon ombre et se rafraîchissent avec mes fruits ; mais, quand le soir vient et qu'ils sont reposés, ils cassent mes branches et éparpillent mes feuilles. L'homme est une race ingrate. Que le Tigre mange le Brahmine.

Le Tigre sauta sur le Brahmine, mais celui-ci cria :

— Pas encore ! pas encore ! Nous n'en avons vu qu'un ! Il y en a encore quatre à consulter.

Un peu plus loin, ils virent un buffle couché en travers du chemin.

Le Brahmine s'arrêta et lui dit :

— Frère Buffle, oh ! frère Buffle, est-ce qu'il te semble honnête et juste que ce Tigre veuille me manger, quand je viens juste de le faire sortir de sa cage ?

Le Buffle les regarda, et dit d'une voix basse et profonde :

— Quand j'étais jeune et fort, mon maître me faisait travailler dur, et je le servais bien. Je portais de lourds fardeaux, et je traînais de grandes charrettes. Maintenant que je suis vieux et faible, il me laisse sans eau et sans nourriture pour mourir sur le chemin. Les hommes sont ingrats. Que le Tigre mange le Brahmine.

Le Tigre fit un bond, mais le Brahmine dit très vite :

— Oh ! mais, ce n’est que le second, frère Tigre, et tu m’en as accordé cinq !

Le Tigre grommela beaucoup, mais consentit à aller un peu plus loin.

Bientôt, ils virent un aigle planant au-dessus de leurs têtes, et le Brahmine l’implora :

— Oh ! frère Aigle, frère Aigle ! Dis-nous s’il te semble juste que ce Tigre veuille me manger, après que je l’ai délivré d’une terrible cage ?



L’Aigle continua à planer lentement pendant quelques instants, puis il descendit et parla d’une voix claire :

— Je vis dans les nuages, et je ne fais aucun mal aux hommes. Cependant, toutes les fois qu’ils peuvent trouver mon aire, ils tuent mes enfants et me lancent des flèches. Les hommes sont une race cruelle. Que le Tigre mange le Brahmine.

Le Tigre sauta de nouveau, et le Brahmine eut bien de la peine à le persuader d’attendre encore. ll y consentit pourtant et ils continuèrent leur

chemin. Un peu plus loin, ils virent un vieux crocodile, à demi enterré dans la vase, près de la rivière.

— Frère Crocodile, frère Crocodile, dit le Brahmine, est-ce que vraiment il te semble juste que ce Tigre veuille me manger, alors que je l'ai délivré de sa cage ?

Le vieux Crocodile se retourna dans la vase, et grogna, et souffla, après quoi, il dit, de sa voix éraillée :

— Je reste tout le jour couché dans la vase, aussi innocent qu'une colombe. Je ne chasse pas les hommes, et pourtant, toutes les fois qu'un homme me voit, il me jette des pierres, et me pique avec des bâtons pointus, en m'insultant. Les hommes ne valent rien. Que le Tigre mange le Brahmine.

— Il y en a assez comme cela, dit le Tigre, tu vois bien qu'ils sont tous du même avis. Allons !

— Mais il en manque un, frère Tigre, dit le pauvre Brahmine, plus qu'un, le cinquième !

Le Tigre finit par consentir, bien contre son gré. Bientôt ils rencontrèrent un petit chacal, trottant gaiement sur la route.

— Oh ! frère Chacal, frère Chacal, dit le Brahmine, dis-nous ce que tu penses ! Est-ce que vraiment tu trouves juste que ce Tigre veuille me manger, après que je l'ai délivré de sa cage ?

— Plaît-il ? demanda le petit Chacal.



— Je dis, répéta le Brahmine en élevant la voix, crois-tu qu'il soit juste que ce Tigre me mange, quand c'est moi qui l'ai fait sortir de sa cage ?

— Cage ? répéta le petit Chacal d'un ton distrait.

— Oui, oui, sa cage, dit le Brahmine. Nous voulons avoir ton avis. Penses-tu…

— Oh ! dit le petit Chacal. Vous voulez avoir mon avis ? Alors, je vous prierai de parler bien distinctement, car je suis quelquefois assez lent à comprendre. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Penses-tu, dit le Brahmine, qu''il soit juste que ce Tigre veuille me manger, quand c'est moi qui l'ai fait sortir de sa cage ? '

— Quelle cage ? demanda le petit Chacal.

— Celle où il était, donc, dit le Brahmine. Tu vois bien…

— Mais je ne comprends pas bien, interrompit le petit Chacal. Tu dis que tu l'as délivré ?

— Oui, oui, oui, dit le Brahmine. C'est arrivé comme ça : je marchais le long de la route, et je vis le Tigre…

— Oh ! ma tête ! dit le petit Chacal. Je ne pourrai jamais rien comprendre, si tu commences une si longue histoire. Il faut parler plus clairement. Quelle sorte de cage ?

— Une grande cage ordinaire, dit le Brahmine, une cage en bambou.

— Ça ne me dit rien du tout, fit le petit Chacal. Vous feriez mieux de me montrer la chose, alors, je comprendrai tout de suite.

Ils rebroussèrent chemin et arrivèrent à l'endroit où se trouvait la cage.

— À présent, voyons un peu, dit le petit Chacal. Frère Brahmine, où étais-tu placé ?

— Justé ici, sur la route. dit le Brahmine.

— Tigre, où étais-tu ? dit le petit Chacal.

= Eh bien ! dans la cage, naturellement, dit le Tigre, qui commençait à s'impatienter, et qui avait bien envie de les manger tous les deux.

— Oh ! je vous demande pardon, Monseigneur, dit le petit Chacal. Je suis vraiment bien peu intelligent. Je ne peux pas me rendre compte. Si vous vouliez bien… Comment étiez-vous dans cette cage ? Dans quelle position ?

— Idiot ! Comme cela ! dit le Tigre, en sautant dans la cage ; là, dans ce coin, avec la tête tournée de côté.

— Oh! merci, merci, dit le petit Chacal. Je commence à voir clair, mais, il y a encore quelque chose ; pourquoi y restiez-vous ?

— Ne peux-tu pas comprendre que la porte était fermée ? hurla le Tigre.

— Ah ! la porte était fermée ? Je ne comprends pas très bien. La… por-te… était… fermée ?… Comment était-elle fermée ?

— Comme cela, dit le Brahmine en poussant la porte.

— Ah ! comme cela ? très bien, dit le petit Chacal. Mais, je ne vois pas de serrure. Ce n'est pas très solide. Pourquoi le Tigre ne pouvait-il pas sortir ?

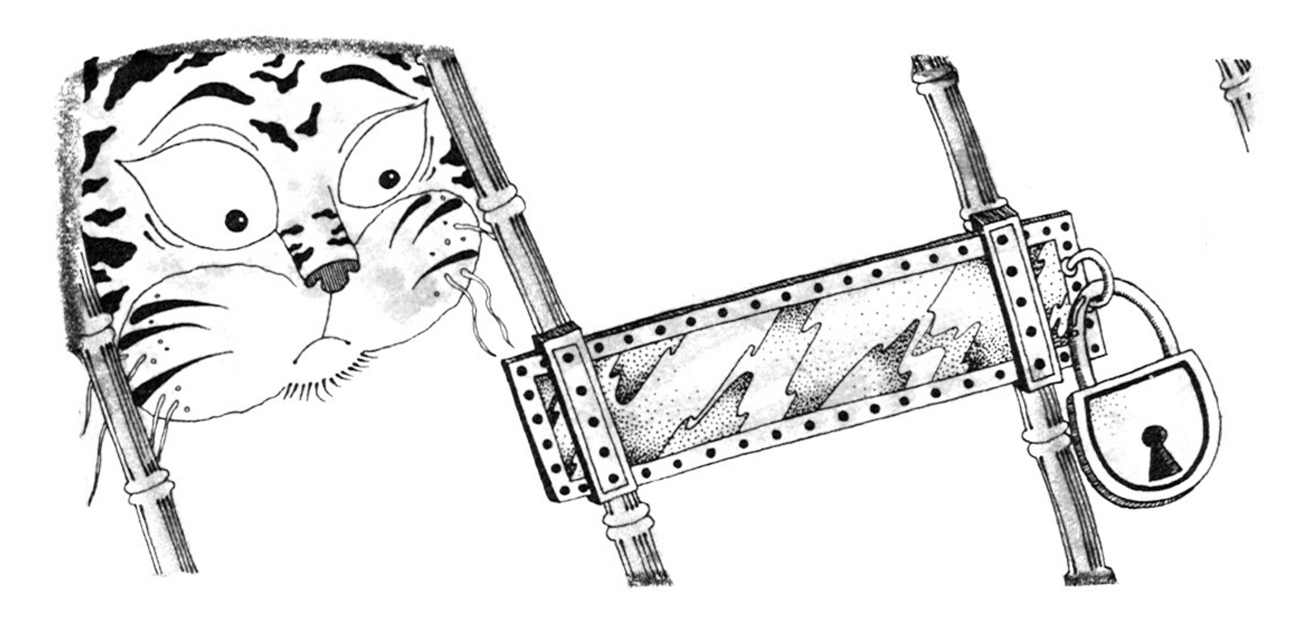
— Parce qu'il y a un verrou, dit le Brahmine en poussant le verrou.

— Ah! Il y a un verrou ? dit le petit Chacal. Vraiment ? Il y a un verrou ?…

Eh bien! mon bon ami, dit-il au Brahmine, maintenant que le verrou est poussé, je vous conseille de le laisser comme il est. Et pour vous, Monseigneur, continua-t-il en s'adressant au Tigre, plein de fureur, je crois qu'il se passera un certain temps avant que vous ne trouviez quelqu'un d'autre pour vous ouvrir.

Et, se tournant vers le Brahmine, il lui fit un profond salut.

— Adieu, frère, dit-il. Votre chemin va par ici, et le mien va par là. Bonjour !



Les courtisans Jaloux

Il y avait autrefois, dans la petite ville de Düsseldorf, en Allemagne, un célèbre sculpteur. Il faisait de si beau travail que le Prince-Electeur, Jean-Guillaume, lui commanda son portrait en statue équestre, c'est-à-dire sur un cheval, en bronze. Le sculpteur fut très honoré de cette commande, et travailla tous les jours et une partie des nuits.

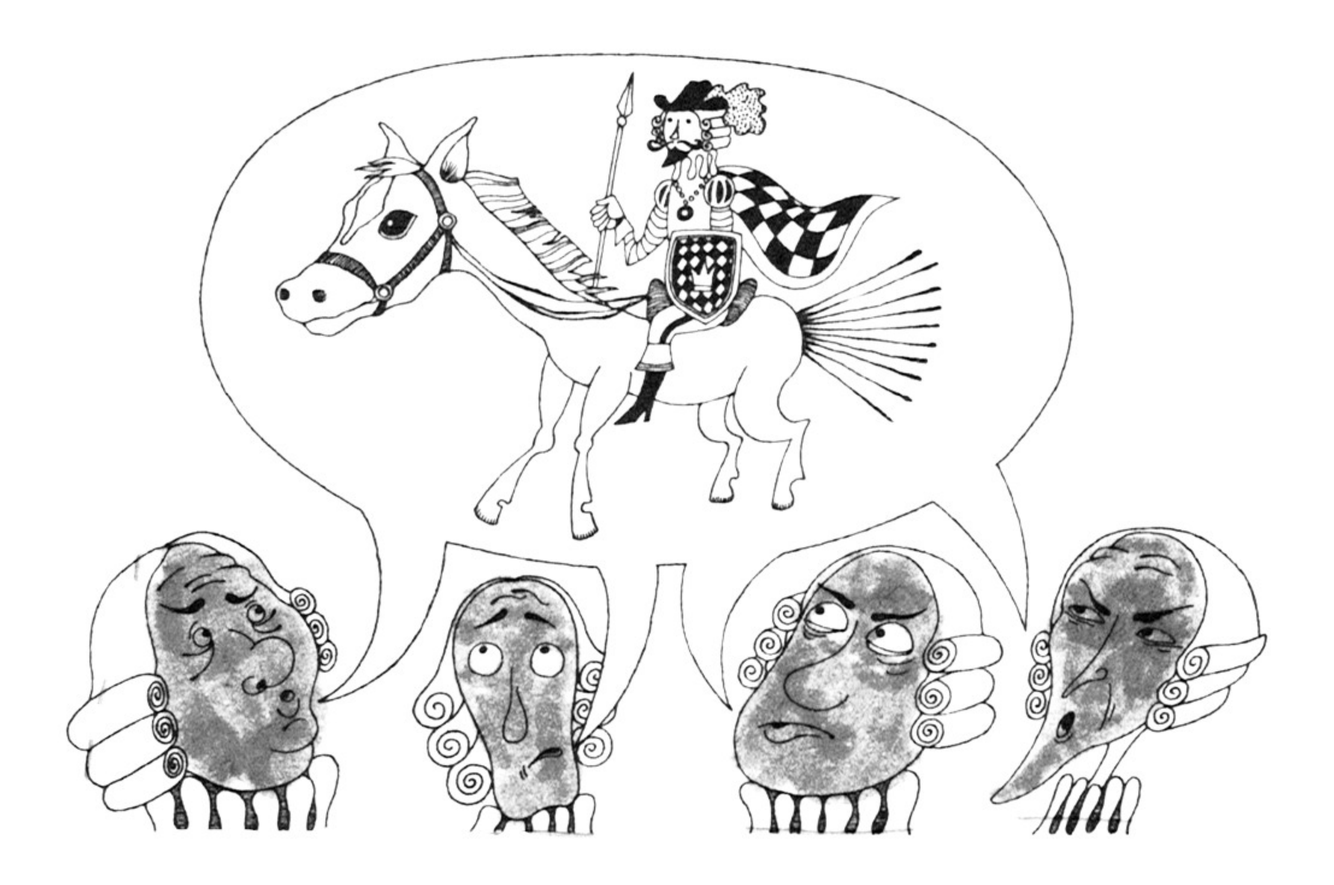
Lorsque le modèle — ce qu'on appelle la maquette — fut terminé, l'artiste invita le Prince-Electeur et toute sa cour à venir voir la statue, avant qu'on la coulât en bronze. L'Electeur vint au jour fixé, avec les principaux seigneurs de sa suite. Le sculpteur dévoila la statue. Elle était si belle que le prince resta muet d'admiration. Puis il se tourna vers le sculpteur.

— En vérité, Herr Grupello, lui dit-il, la ressemblance est parfaite, et votre réputation n'est pas fausse. Vous êtes un grand artiste. Et il lui serra la main. Quand les courtisans virent le roi serrer la main du sculpteur, comme à un vieil ami, leur jalousie ne connut plus de bornes, et ils cherchèrent à rabaisser le mérite de l'œuvre. Ils n'osèrent pas s'attaquer au portrait du prince, mais l'un d'eux dit avec amabilité :

— En effet, Herr Grupello, le portrait de Son Altesse est parfait. Mais permettez-moi de critiquer un peu le cheval. La tête est trop grosse ; elle manque de proportions.

— Non, fit un autre, c'est le cou qui est trop long.

— Si vous pouviez modifier le pied droit de devant, Herr Grupello, dit un troisième, je pense que cela irait mieux.



— Et la queue est trop raide, ajouta un quatrième. Le sculpteur écoutait, tranquillement.

— Si votre Altesse le permet, dit-il en s’adressant au Prince, je tiendrai compte des observations de ces messieurs. Aussi, puis-je garder la statue quelques jours de plus ? L’Eleétëùpy consentit, et le sculpteur fit placer un écran de planches tout autour de la statue. Il s’enferma en dedans et pendant plusieurs jours on l’entendit travailler. Les courtisans passaient souvent par là, et se trouvaient enchantés. Chacun se disait : « J’avais raison, après tout, le sculpteur s’en est bien aperçu ; il n’est pas tellement capable ! »

Une fois encore, l’Electeur et sa cour se présentèrent devant la statue. Une fois encore, le Prince l’admira, et la déclara parfaite.

Les courtisans parlèrent à leur tour.

— Très bien, dit le premier ; la tête est beaucoup mieux proportionnée.

— Et le cou est plus gracieux, étant moins long, dit le second.

— Je trouve le pied droit tout à fait bien, fit le troisième.

— Et la queue est plus souple, ajouta le dernier.

— Mes courtisans paraissent charmés, dit le Prince à Herr Grupello ; ils trouvent que les changements que vous avez faits à la statue l'ont beaucoup améliorée.

— J'en suis bien aise, dit Herr Grupello en souriant ; mais le fait est que je n'ai fait aucun changement.

— Comment ? s'écria l'Electeur, mais à quoi avez vous donc travaillé, tous ces jours-ci ?

— À ruiner les prétentions de vos courtisans en matière d'art, dit le sculpteur. Leur jalousie seule leur a fait découvrir des défauts dans ma statue, et je pense qu'ils en sont convaincus à cette heure.

Le Prince-Electeur rit de bon cœur, mais les courtisans se glissèrent hors de l'atelier, un à un, sans dire mot.

La harpe du Dagda

Dans les vieilles contrées, il y a de bien belles histoires sur des temps si reculés qu'on ne sait plus exactement si ces histoires contiennent quelque chose de vrai ou non. On les appelle des légendes.

L'Irlande a beaucoup de légendes, car, en Irlande, il y a des milliers d'années, il y avait déjà des mines et des mineurs, des gens qui savaient tisser le drap et fabriquer des ornements en bronze, des guerriers et des prêtres. Mais personne ne sait plus quel était le vrai nom de ces peuples et d'où ils venaient, et quelles étaient exactement leurs mœurs. Ils nous ont laissé de beaux récits fabuleux sur leurs rois, leurs belles princesses et leurs vaillants guerriers, mais il y a si, si longtemps, qu'on ne peut plus distinguer ce qui est de la légende et ce qui est de l'histoire. C'est quand même fort intéressant. Une de leurs plus jolies histoires est celle de la harpe du Dagda.

Il paraît qu'il y avait alors en Irlande deux tribus très différentes d'aspect. Les uns avaient de longs cheveux noirs, et des yeux sombres — on les appelait des Fomoriens — ils portaient de longues lances pointues faites de bronze poli. Les autres avaient des cheveux blonds, des yeux bleus et se servaient d'épieux courts et massifs, faits de métal brut.

Les hommes blonds avaient une sorte de chef-grand-prêtre, qu'on appelait le Dagda. Ce Dagda possédait une merveilleuse harpe magique. Elle était faite de bois précieux et ornementée d'or et de pierres brillantes et, sous les doigts du Dagda, elle rendait des sons étranges. Quand les guerriers se rendaient au combat, le Dagda prenait sa harpe, et passait sa main sur les cordes, et il en sortait un chant qui remplissait d'ardeur le cœur des combattants. Chacun d'eux bouclait son épée et partait en criant : « En avant ! »

Puis, lorsqu'ils revenaient du champ de bataille, las et blessés, le Dagda prenait de nouveau sa harpe et passait ses doigts sur les cordes, et, alors, des sons mélodieux s'élevaient dans l'air ; chaque soldat oubliait sa fatigue et ses blessures, et ne songeait plus qu'au courage déployé dans la bataille et à la joie de revoir sa femme et ses enfants. Le chant s'élevait plus haut, et les guerriers oubliaient tout, sauf la gloire acquise pour le roi, et, le verre en main, ils criaient : « Vive le roi ! »

Il vint un temps où les Fomoriens et les hommes blonds furent en guerre. Au milieu d'une terrible bataille, pIusieurs Fomoriens pénétrèrent dans la grande salle des banquets, détachèrent la harpe du Dagda de la muraille où elle était suspendue, et s'enfuirent avec. Leurs femmes, leurs enfants et quelques soldats les suivirent pendant la nuit, et, entrant dans un château situé près de la grande route, ils s'assirent pour manger, ayant suspendu au mur la harpe magique.

Le Dagda s'était mis à leur poursuite avec quelques-uns de ses guerriers ; au milieu du festin, la porte s'ouvrit brusquement, et le Dagda parut sur le seuil. Les Fomoriens saisirent leurs lances, mais déjà le Dagda avait crié : « Viens à moi, ô ma harpe ! »

La harpe se détacha du mur et se fraya un chemin à travers la salle, renversant et tuant tous ceux qui s'opposaient à son passage, jusqu'à ce qu'elle arrivât aux pieds du Dagda. Celui-ci la prit, passa ses doigts sur les cordes, et en tira trois accords graves et solennels. C'était l'Hymne magique des larmes, et les femmes des Fomoriens inclinèrent la tête et pleurèrent amèrement ; les hommes détournèrent leurs visages, et les petits enfants éclatèrent en sanglots.

De nouveau, le Dagda passa ses doigts sur les cordes, et cette fois ce fut l'Hymne magique de la joie. Et les jeunes gens Fomoriens commencèrent à rire ; ils rirent aux éclats, laissant tomber leurs coupes remplies et leurs lances luisantes et, tandis que l'hydromel coulait à terre, ils riaient sans s'arrêter.

De nouveau, le Dagda toucha les cordes, très, très doucement. Et cette fois, ce fut l'Hymne magique du sommeil. Quand les Fomoriens entendirent ce chant si doux, les femmes fermèrent leurs yeux, les petits enfants se couchèrent sur les genoux de leurs mères ; les vieillards penchèrent leur tête sur leur poitrine, et les jeunes guerriers se renversèrent sur leurs sièges. L'un après l'autre, tous les Fomoriens s'endormirent profondément.

Alors le Dagda jeta sa harpe sur ses épaules ; avec ses guerriers aux cheveux blonds, il sortit du château, et ils rentrèrent dans leurs foyers.

Le petit tailleur de Galway

(conte irlandais)

II y avait une fois à Galway, en Irlande, un petit tailleur très avisé, qui se mit en route pour aller voir le roi, à Dublin.

Il venait de partir, quand il rencontra un cheval blanc. Il le salua.

— Le ciel vous aide ! dit-il.

— Le ciel vous aide ! dit le cheval. Où t'en vas-tu si matin ?

— Je vais à Dublin, dit le tailleur, pour bâtir une tour pour le roi, et obtenir une princesse pour être ma femme.

Car, à ce qu'il paraît, le roi avait promis sa fille et une grosse somme d'argent à celui qui serait capable de lui bâtir une tour. Mais, chaque fois qu'on avait commencé à bâtir, trois géants qui vivaient dans un bois voisin venaient jeter par terre pendant la nuit l'ouvrage fait pendant le jour, et mangeaient le constructeur.

Alors, le cheval dit au petit tailleur :

— Si tu voulais d'abord me faire un trou où je puisse me cacher quand les gens viendront me chercher pour aller au moulin ou au labourage. Je suis fatigué de travailler pour eux.

— Volontiers, dit le petit tailleur.

Il tira de son sac sa bêche et sa truelle et fit un trou, et demanda au cheval d'y entrer, pour voir s'il était assez grand. Mais quand le cheval blanc fut entré dans le trou, il n'en put plus sortir.

— Fais-moi un chemin par où je puisse sortir du trou quand je voudrai, dit le cheval.

— Oh ! pas encore, dit le tailleur. Reste ici jusqu'à ce que je revienne, et alors je te ferai sortir.

Le jour suivant, le petit tailleur rencontra un renard.

— Le ciel vous aide ! dit le renard.



— Le ciel vous aide ! dit le tailleur.

— Où t'en vas-tu si matin ? demanda le renard.

— Je vais à Dublin, voir si je peux bâtir une tour pour le roi.

— Si tu voulais d'abord m'arranger un endroit où je puisse me cacher, dit le renard. Les autres renards me battent et m'empêchent de manger.

— Volontiers, dit le petit tailleur. Il prit sa hache et sa scie et fit un joli terrier, et demanda au renard d'y entrer pour voir s'il était assez grand. Le renard y entra, et le tailleur ferma l'entrée.

— Laisse-moi sortir, à présent, dit le renard.

— Pour ça non, dit le tailleur. Attends ici jusqu'à ce que je revienne.

Le jour suivant, il rencontra un buffle.

— Le ciel vous aide ! dit le buffle.

— Le ciel vous aide ! répondit le tailleur.

— Où t’en vas-tu si matin ? demanda le buffle.

— Je vais à Dublin, voir si je peux bâtir une tour pour le roi.

— Si tu voulais d’abord me faire une charrue, dit le buffle ; les autres buffles et moi, nous pourrions labourer jusqu’à ce que vienne la moisson.

— Volontiers, dit le tailleur.

Il prit sa hache et sa scie, et fit une charrue. Dans le timon, il y avait un trou, et quand le buffle vint essayer la charrue, le tailleur lui prit la queue et l’enfonça dans le trou, où il la fixa avec une cheville, de sorte que le buffle ne put pas la retirer.

— Laisse-moi aller, maintenant, dit le buffle.

— Pour ça non, répondit le petit tailleur, attends ici jusqu’à ce que je revienne ; et il repartit pour Dublin.

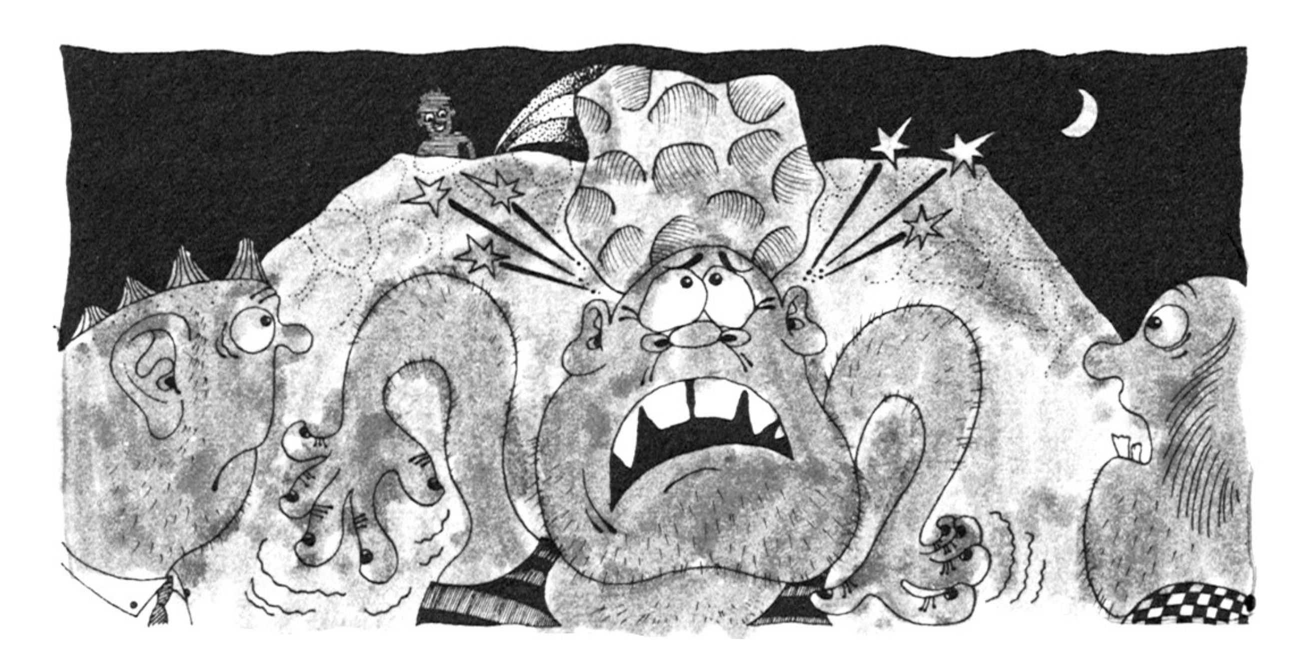


Quand il arriva, il engagea des maçons et commença à bâtir la tour. À la fin du premier jour, il fit poser une grosse pierre en équilibre sur le mur,

et plaça un levier dessous, de façon à pouvoir la faire bouger facilement. Ensuite, les maçons s'en allèrent, mais le tailleur se cacha derrière le mur.

Quand la nuit fut venue, les trois géants sortirent du bois, et commencèrent à démolir la tour. Mais quand ils arrivèrent sous la grosse pierre, le petit tailleur fit manœuvrer son levier et la pierre tomba sur un des géants et le tua. Les deux autres furent si étonnés qu'ils se sauvèrent tout de suite.

Les maçons revinrent le lendemain matin, et travaillèrent jusqu'à la nuit ; puis ils mirent la pierre sur le mur, avec le levier, comme la veille, et s'en retournèrent, mais le tailleur se cacha encore derrière le mur.



Quand tout le monde fut endormi, les deux géants revinrent, et comme ils approchaient de l'endroit où se trouvait la grosse pierre, le tailleur fit manœuvrer son levier, et la pierre tomba sur un des géants et le tua. Le troisième géant s'en alla, et ne revint plus.

Quand la tour fut finie, le petit tailleur demanda au roi l'argent et la princesse, mais le roi lui dit qu'il ne les aurait pas avant d'avoir tué le troisième géant.

— Bon, dit le petit tailleur, ce ne sera pas long.

Il alla dans la forêt, et, quand il arriva chez le géant, il lui demanda s'il n'aurait pas besoin d'un domestique.

— Oui, dit le géant, à condition qu’il puisse faire tout ce que je ferai moi-même, sans cela, je le mangerai.

— Je ferai tout ce que tu feras, dit le tailleur.

Ils entrèrent dans la caverne où le dîner était en train de cuire, et le géant demanda au tailleur s’il oserait boire autant de bouillon brûlant qu’il en avalerait lui-même.

— Certainement, dit le tailleur, laisse-moi seulement une heure pour me préparer.

Il alla acheter un grand morceau de cuir, dont il fit un sac qu’il glissa sous ses habits. Puis il rentra et dit au géant de commencer. Le géant avala une soupière de bouillon brûlant.

— Ce n’est que ça ? dit le tailleur. Et il versa une soupière de bouillon brûlant dans son sac en faisant semblant de le boire. Le géant avala une autre soupière, et le tailleur continua son manège, puis il dit :

— Je vais faire à présent une chose que tu n’oseras jamais faire.

— Quoi ? dit le géant.

— Je vais faire un trou dans mon estomac et laisser couler le bouillon, dit le tailleur.

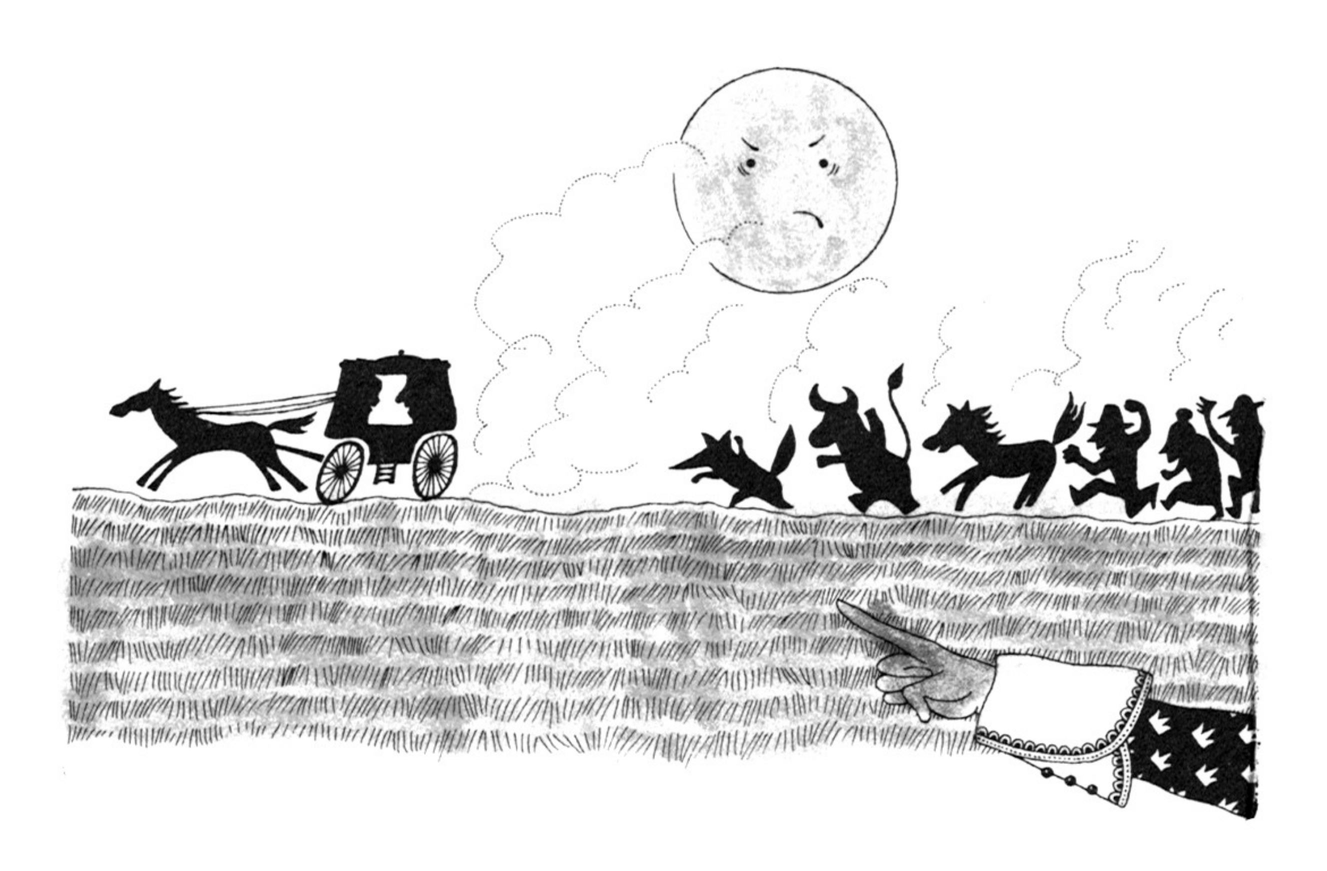
Et il prit son couteau, et fendit le sac de cuir, et le bouillon coula par terre.

— À ton tour, dit-il. Le géant se donna un grand coup de couteau, si fort qu’il se fendit le ventre et en mourut.



Le petit tailleur alla trouver le roi et réclama la princesse et l’argent, disant qu’il jetterait le château par terre si on ne les lui donnait pas. Les gens de Dublin eurent peur et on lui donna la princesse et l’argent.

Quand le petit tailleur fut parti, dans une belle voiture à deux chevaux, emmenant la princesse, le roi et les gens de la ville se repentirent de la lui avoir donnée et ils se mirent à courir après lui. Ils arrivèrent à l’endroit où était le buffle, et le buffle leur dit : « Si vous me relâchez, je galoperai après eux et je les atteindrai. » Ils relâchèrent le buffle, et voilà le buffle et les gens de Dublin courant après le petit tailleur et la princesse.



Quand ils arrivèrent à l’endroit où était le renard, le renard leur dit : « Si vous me laissez sortir, je courrai après eux et je les atteindrai. » Ils laissèrent sortir le renard, et voilà le renard, le buffle et les gens de Dublin courant après le petit tailleur et la princesse.

Quand ils arrivèrent à l’endroit où était le vieux cheval blanc, le cheval leur dit : «Si vous voulez me laisser sortir, je courrai et je les atteindrai. » Ils le laissèrent sortir, et voilà le cheval, le renard, le buffle et les gens de Dublin courant après le petit tailleur et la princesse.

Quand le petit tailleur se vit poursuivi, il descendit de la voiture et s’assit par terre, sur ses talons.

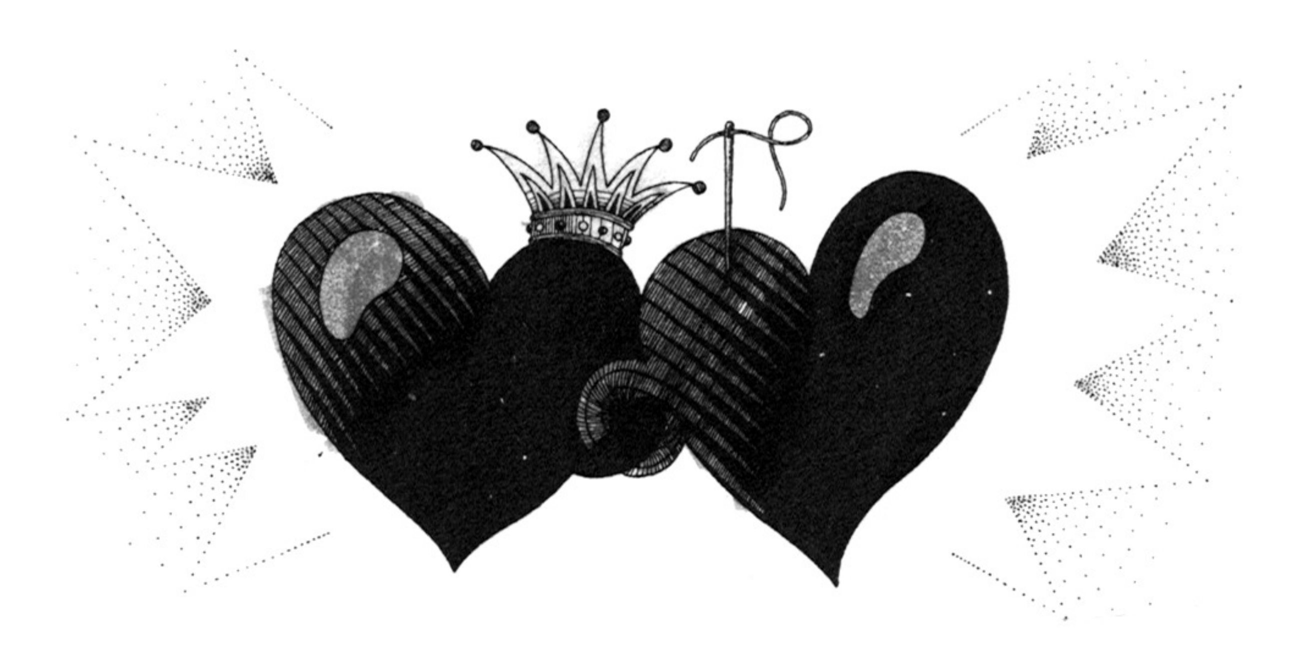
— Ah ! dit le vieux cheval blanc ; c’est comme cela qu’il se tenait quand il faisait le trou dont je n’ai pas pu sortir ! Je ne vais pas plus loin.

— Ah ! dit le renard ; c’est comme cela qu’il se tenait quand il fit le terrier dont je n’ai pas pu sortir ! Je ne vais pas plus loin.

— Ah ! dit le buffle ; c’est comme cela qu’il se tenait quand il faisait la charrue dont je n’ai pas pu me débarrasser ! Je ne vais pas plus loin.

Voyant cela, les gens de Dublin prirent peur et s’en retournèrent aussi.

Le tailleur et la princesse arrivèrent à Galway où ils vécurent longtemps heureux.



Notes

Sources

Le Nuage : d'après R. Reinick, *Mährchen Lieder und Geschichtenbuch* (Velhagen et Klasing, Bielefeld et Leipzig).

Comment compère Lapin vint à bout de la Baleine et de l'Élé- phant : d'après deux contes des Annales de la Folklore Society. Cette histoire se retrouve aussi dans les *Contes et fables de l'île Bourbon*.

Petit Brin de Coq : sauf erreur, une version de ce conte se trouve dans les *Contes d'un buveur de bière*, de Charles Deulin.

La petite Poule rousse : d'après la version rimée de Horace E. Sendder (dialecte campagnard).

Epaminondas et sa marraine : conte noir des États-Unis du Sud.

Les dix fées : d'après H.A. Guerber, *Mährchen und Erzählungen* (D.C. Heath et Co. éd.).

Les courtisans jaloux : d'après H.A. Guerber, *Mährchen und Erzählumgen* (D.C. Heath et Co. éd.).

Le petit tailleur de Galway : d'après D. Hyde, *Beside the fire* (Daird Nutt éd.).

Autres

Numérisé par Max le Fou

Le livre original mentionne par deux fois "la petite Poule rousse". Je ne la trouve pas dans ce livre. Erreur ?

Les dessins originaux ont malheureusement été altérés par un gamin dont je ne citerai pas le nom. Contactez moi sur contact.maxlefou.com si vous avez une copie non altérée du livre histoire que je puisse parfaire cette numérisation.